1.

VIE

DE

M. ZIMMERMAN,

Conseiller d'État & premier Médecin du Roi d'Angleterre à Hanovre, Chevalier de l'ordre de Wladomir, Membre de plusieurs Académies.

PAR Mr. S. A. D. TISSOT,

D.M. de la Société Royale de Londres, &c.



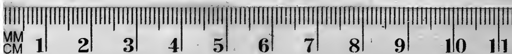


A LAUSANNE,

Chez A. FISCHER & LUC VINCENT, Imp. Lib.

1797.

AVEC PRIVILÉGE DE LL. EE.



Il vécut aſſez pour ſa gloire,
Mais trop peu pour l'humanité.

A. d. M. 1797.

VIE
DE M. ZIMMERMAN.

L'HISTOIRE occupée de la fucceffion des événemens, ne parle prefque jamais que des perfonnes qui y ont eu part, & qui font fouvent de très-petits hommes dans de très-grandes places : elle en nomme à peine d'autres, infiniment fupérieurs, s'ils n'ont été que de fimples particuliers, qui, fans dignités, fans emplois publics, fans décoration, fans influence avouée fur les affaires générales, n'ont d'autres titres pour paffer à la poftérité, que leur génie, leur favoir & leurs vertus. On a fenti, il y a longtems, que cet oubli étoit une ingratitude, qu'il étoit encore plus important de connoître les hommes que les faits, & que la partie la plus utile & la plus intéreffante de l'hiftoire feroit celle qui, en peignant les hommes illuftres dans tous les genres, nous offriroit des objets d'émulation & des modèles à imiter. On a fupplée à ce que l'hiftoire générale ne faifoit pas, & ne pouvoit peut-être pas faire, en écrivant leurs vies particulières. Les biographies font le complément de l'hiftoire, & on les lit fouvent avec

plus de plaiſir. On a abuſé, il eſt vrai, de cet utile genre, en écrivant les vies d'hommes deſtinés à reſter dans la plus profonde obſcurité: c'eſt un petit mal; l'hiſtoire ſurvit peu à ſon héros, & l'un & l'autre ſont bientôt oubliés: mais on peut faire à la biographie un reproche plus grave; c'eſt celui de ne nous avoir encore jamais donné l'hiſtoire de quelqu'un de ces hommes qui ne ſont diſtingués que par l'exercice le plus ſoutenu de la vertu dans toutes les circonſtances de la vie civile & domeſtique, qui ont joui dans tous les tems de l'eſtime générale de leurs compatriotes, qui n'ont jamais ceſſé de bien mériter d'eux, & qui ont fait le bonheur de tous ceux ſur le bonheur deſquels ils pouvoient influer. Seroit-il impoſſible de rendre l'hiſtoire de tels hommes aſſez agréable pour inſpirer de l'intérêt; & n'eſt-il donc pas auſſi néceſſaire d'encourager les vertus que les talens?

Si jamais la vie d'un homme honnête & juſtement célèbre a eu droit d'être accueillie, c'eſt ſans doute dans un moment où l'eſpèce humaine déshonorée & flétrie par un nombre effrayant de ſcélérats, dont on détourne les yeux avec horreur, cherche avec empreſſement quelqu'objet ſur lequel elle puiſſe les repoſer avec

complaiſance ; & tel étoit ſans doute feu M. ZIMMERMAN. C'eſt ſa vie que j'écris, & non point ſon éloge ; ce mot inſpire la défiance, & par-là même diminue l'intérêt : on ne fait point connoître l'homme quand on ne le montre que par ſes beaux côtés ; en ôtant aux lecteurs le droit de le juger, on riſque de le leur rendre indifférent. Je préſenterai mon ami tel que je l'ai vu pendant plus de quarante ans ; & ſi je me permets la louange, je me permettrai auſſi le blâme. L'hiſtorien n'auroit-il pas le même droit que les autres, & voudroit-on le réduire au ſimple rôle de rapporteur des faits ? Celui qui s'en eſt le plus occupé, qui les a rapproché, comparé, diſcuté avec le plus d'attention, n'eſt-il même pas celui qui peut en tirer les concluſions les plus juſtes ?

Jean-George ZIMMERMAN nâquit à Brug, ville de la partie allemande du canton de Berne, le 8 Décembre 1728, de M. le ſénateur J. ZIMMERMAN, d'une de ces familles, telles que l'on en trouve beaucoup, même dans les plus petites villes de Suiſſe & ſans doute du reſte de l'Europe, qui, ſans aucun de ces titres que l'on obtient dans les Monarchies, le plus ſouvent par faveur, quelques fois par argent, ſe ſont diſtinguées depuis pluſieurs ſiécles par leur

droiture, leur mérite & la façon dont elles ont desservi les premiers emplois dans leur patrie, & obligé tous leurs concitoyens. Madame sa Mere étoit une D[lle]. PACHE, de Morges, ville de la partie françaife du même Canton, & fille d'un Avocat célèbre, qui l'avoit été au Parlement de Paris. Je rappelle cette circonftance, parce qu'elle explique pourquoi né dans une Province où l'on ne parle que l'allemand, ayant fait fes études dans des villes allemandes, & n'ayant été que très-peu de tems en France, il parloit & il écrivoit les deux langues avec la même facilité.

Il fut élevé dans la maifon paternelle, par de très-bons précepteurs, jufques à l'âge de 14 ans: alors on l'envoya à Berne, où il étudia les belles-lettres fous M. KIRCHBERGUER, Profeffeur en Éloquence & en Hiftoire, & M. ALTMAN, Profeffeur en Grec, à qui il a toujours cru avoir de grandes obligations. Au bout de trois ans, il paffa dans l'auditoire de Philofophie; le Profeffeur, difciple zélé de M. WOLF, ne connoiffoit de philofophie que la métaphyfique de fon Maître, & employoit l'année entiere à en expliquer une très-petite partie: on fent combien une telle méthode devoit dégoûter un efprit actif d'une fcience qui, bien préfentée, eft

très-utile à tout homme qui veut faire de bonnes études, & qui eſt même attrayante, parce que l'on ſe ſent en quelque façon agrandir, & c'eſt un ſentiment doux, à meſure que l'on apprend à généraliſer ſes idées & que l'on en acquiert ſur des objets dont l'aſpect avoit d'abord effrayé. Auſſi ce n'eſt pas à M. Brunner que M. Zimmerman ſe croyoit redevable de ce qu'il pouvoit avoir acquis à Berne de vraie philoſophie, & il y en avoit beaucoup acquis; mais à MM. *Jac.* Tribolet & *J.* Stapfer, Miniſtres l'un & l'autre, & diſtingués par leur génie & leurs connoiſſances. Ce fut pendant ſon ſéjour à Berne, en 1746, qu'il vint paſſer quelques mois auprès de ſes parens maternels à Morges, peu de tems après que j'en étois parti pour Montpellier. A mon retour, quatre ans après, on y parloit encore avec plaiſir de ſon génie, de ſon eſprit, de ſon amabilité, de ſa gaieté; & quand, en 1751, je lus ſa belle diſſertation ſur l'*Irritabilité*, j'en connoiſſois & j'en aimois déja l'auteur; prédiſpoſition qui contribue plus qu'on ne croit, à en faire goûter la doctrine, lors même qu'elle n'eſt pas invinciblement démontrée, comme elle l'eſt dans l'ouvrage de M. Zimmerman.

Il devoit finir ſes études de Philoſophie en

1747; & peu de tems avant ce moment, il eut le malheur de perdre la mere la plus tendre & la plus respectable : il avoit eu celui de perdre M. son pere peu de tems après avoir été placé à Berne ; ainsi, il n'eut personne à consulter sur le choix de sa vocation : circonstance toujours triste, en ce qu'elle indique un douloureux isolement ; mais qui, dans quelque cas, a l'avantage de laisser suivre l'inclination, & par-là même d'assurer les succès. Il se détermina, sans hésiter, pour la Médecine, & le nom de M. HALLER, dont Berne se glorifioit, ne lui permit pas même de penser à aller l'étudier ailleurs qu'à Gœttingue. Il y arriva le 12 Septembre 1747, & fut gradué le 14 Août 1751. M. HALLER le reçut comme son fils, le prit chez lui, l'aida de ses conseils, dirigea ses études, & lui servit de pere, de Mentor, de précepteur & d'ami. Il cultiva toutes les parties de la Médecine avec le même soin sous MM. HALLER, RICHTER, SEGNER & BRENDEL. Il suivit les leçons de pratique de M. RICHTER, élève de M. BOERHAAVE, & nourri de ses principes, qui seront toujours des guides sûrs auprès du lit des malades, malgré le mépris, affecté plus que senti, de quelques Médecins qui désirants être chefs de sectes, ont cherché à décréditer ceux de ce grand

homme pour accréditer les leurs. Il affifta auffi à celles que donnoit, fur le même objet, M. Brendel, qui joignoit à beaucoup d'efprit, une profonde connoiffance de toutes les parties de la Médecine, voyoit beaucoup de malades, avoit beaucoup de vues neuves & fouvent très-heureufes, & dont les leçons par-là même dévoient être intéreffantes & utiles, quoiqu'un efprit de fyftême l'ait égaré peut-être plus d'une fois.

M. Zimmerman ne fe borna pas à l'étude de la Médecine; il étudia, fous M. Segner, les mathématiques & la phyfique; il apprit l'anglais, & non-content de favoir la langue, il étudia auffi la littérature anglaife, qu'il aima & qu'il cultiva toute fa vie. Pope & Thompson lui étoient auffi familiers qu'Homère, Virgile & les meilleurs poëtes Français. Il s'occupa avec M. Achenval, de *la connoiffance des États de l'Europe.* (*) Ces leçons étoient-elles des leçons de politique proprement dite, ou de cette fcience qui fait tant de bruit aujourd'hui fous le nom de *Statiftique?* D'après quelques paffages de fes lettres, j'ai lieu de croire qu'elles renfermoient les principes de l'une & de l'autre.

(*) *De notitiâ ftatuum Europæ.*

Les quatre ans qu'il paſſa à Gœttingue, furent, comme l'on voit, très-bien employés : il s'y livroit au travail avec la plus grande ardeur, & étoit ſoutenu par ce ſentiment intérieur qui lui diſoit déja ce qu'il devoit être un jour. En recueillant pour lui la ſucceſſion d'une tante morte dans ce pays, je trouvai dans une de ſes lettres, écrite de Gœttingue en 1748 : „ Je mène dans ce pays la vie d'un homme „ qui voudroit vivre encore après ſa mort : " mais cette vie n'eſt pas celle qui donne la bonne ſanté ; la ſienne commença déja alors à s'altérer, & il eut une légere attaque d'hypocondrie.

Une partie de la derniere année de ſon ſéjour fut conſacrée à un travail qui devint la baſe de ſa réputation.

L'action continuelle du cœur qui, depuis le premier moment de l'animation jusqu'à celui de la mort, ne ceſſe de ſe contracter & de ſe dilater alternativement, avec une régularité qui n'eſt dérangée que par quelques paſſions & par quelques maladies, a été regardé par les obſervateurs, comme un des plus beaux phénomènes de la Nature. Tous les médecins qui s'étoient occupés de l'économie animale, avoient cherché à l'expliquer; on avoit imaginé une multitude

de caufes, aucune n'avoit fatisfait, parce qu'aucune n'étoit la vraie, & il étoit réfervé à M. HALLER de la découvrir. GLISSON, célèbre anatomifte Anglais, avoit remarqué dans quelques parties du corps humain, une propriété finguliere, celle de fe contracter quand on les touchoit, lors même que la fenfibilité n'y avoit aucune part, & il avoit nommé cette propriété *irritabilité*. M. HALLER jugea que fi les fibres du cœur avoient cette même propriété, comme quelques obfervations paroiffoient l'indiquer, elle étoit fans doute la caufe de fes mouvemens, & il l'établit ainfi dans la premiere édition de fes *premieres lignes de Phyfiologie*, qui parurent en 1747. Mais ce n'étoit qu'une conjecture, il falloit la détruire ou la démontrer par les expériences, & c'eft de ces expériences dont M. ZIMMERMAN fe chargea. M. HALLER lui en donna fans doute le plan général, & il falloit bien qu'il dit ce qu'il vouloit que l'on cherchât, & qu'il fit connoître les moyens qu'il défiroit que l'on employât : il indiqua plufieurs expériences, il les vit faire ; mais il n'en eft pas moins vrai que la plus grande partie du travail, que fa rédaction, que l'ordre, la clarté, une grande partie des conféquences font à M. ZIMMERMAN, qui configna fes expériences, fes

recherches & ſes réflexions dans une thêſe, (*) qui eſt l'ouvrage fondamental ſur cette matière, & celui auquel on doit tous les changemens qui ſe ſont faits depuis lors dans la théorie de la médecine. Au moment où elle parut, le nom ZIMMERMAN fut porté dans toute l'Europe.

Jamais une matiere neuve n'a été préſentée d'une maniere plus claire & plus complette; toute la doctrine de l'irritabilité ſe trouve dans l'ouvrage de M. ZIMMERMAN; il a fait connoître les parties qui n'en ont point & celles qui en ſont ſuſceptibles; il a déterminé la plus ou moins grande force de cette propriété dans celles qui en ſont pourvues. Il donna auſſi les expériences qu'il avoit faites ſur la ſenſibilité de différentes parties; & c'eſt dans cette même diſſertation que l'on a vu, pour la premiere fois, ce qu'une foule d'obſervations a confirmé depuis lors & ce qui étoit ſi utile de connoître, que pluſieurs de celles auxquelles on en attribuoit une très-grande, n'en avoient aucune. Il définit l'irritabilité, il la diſtingue des autres forces de la fibre animale, il ſoumet toutes les parties aux

(*) *Diſſertatio phyſiologica de irritabilitate quam publicè defendet Joh. Georgius ZIMMERMAN*, Gœtt. 4°. 1751.

expériences, & donne le résultat de toutes ces expériences; il en examine les conséquences, il les compare à ce que l'on avoit déja dit de cette propriété, & par-tout il y a un ordre, une précision, une clarté dans l'exposition, une simplicité & une pureté dans le stile, qui caractérisent la tête la mieux organisée & les connoissances les plus nettes. Il y a peu d'ouvrages dans lesquels on s'instruise aussi bien avec aussi peu de peine.

Quoique la doctrine de l'irritabilité fut présentée avec une multitude de preuves qui ne permettoient de la nier qu'à ceux qui sont bien décidés à ne rien admettre de nouveau, ce seroit avouer qu'ils ne connoissoient pas l'inconnu; elle trouva un grand nombre d'adversaires. Eh! pouvoit-on espérer que d'anciens Physiologistes voulussent abandonner l'explication des fonctions qu'ils défendoient depuis longues années, & adopter sans résistance une théorie absolument nouvelle, dont l'admission détruisoit la plupart de celles qui servoient de base à toutes leurs doctrines? On trouve souvent des hommes pour qui il n'y a point de fin à apprendre, mais il est très-rare d'en trouver qui aient le courage de désapprendre: aussi il parut une multitude de brochures, dont le résultat

réel étoit, nous ne connoiſſions pas l'irritabilité, donc l'irritabilité n'exiſte pas. M. ZIMMERMAN eut la ſageſſe de n'y faire aucune attention & de n'entrer dans aucune diſpute; content de n'avoir avancé que des faits ſûrs, il laiſſa au tems & à la force de la vérité, le ſoin de défendre cette propriété de la fibre que ſes expériences avoient démontrées, & que l'obſervation même des fonctions animales démontre ſi bien, tous les jours, que l'on s'étonne aujourd'hui qu'elle ſoit reſtée ſi long-tems inconnue. Je ne crois pas qu'il exiſte actuellement en Europe un ſeul médecin qui la révoque en doute.

En quittant Gœttingue, où il avoit eu pour condiſciples les ſujets les plus diſtingués, (MM. ASH, AURIVILIUS, DE BRUN, CASTEL, MECKEL, SCHOBINGER, TREDELENBOURG, ZINN,) il alla paſſer quelques mois en Hollande, où il s'attacha extrêmement à M. GAUBIUS, & à Paris, où il vit beaucoup M. SENAC, à qui il trouva de grands rapports avec M. BRENDEL.

Il revint à Berne en 1752; il y jouit d'abord d'une grande confiance en pratique, & il eut le vrai plaiſir de retrouver ſes anciens amis & d'en être reçu avec la plus grande cordialité. Ce fut alors qu'il publia, dans le *Journal* de

Neuchâtel, ſans y mettre ſon nom, (*) *Lettre à M. ****, célèbre Médecin, concernant M. de* HALLER. M. quatre étoiles, étoit M. HERRENSCHWAND, Médecin Suiſſe, établi alors à Paris où M. ZIMMERMAN l'avoit connu, & qui, queſtionné ſur M. HALLER ſon compatriote, dont les poëſies faiſoient beaucoup de bruit en France, & étonnoient d'autant plus qu'on ne s'attendoit point qu'un homme qui étoit déja regardé comme l'un des plus grands Anatomiſtes & des premiers Médecins de l'Europe, en fut en même tems l'un des premiers Poëtes, s'adreſſa à M. ZIMMERMAN pour avoir des particularités ſur la vie de ſon Profeſſeur. Cette Lettre, qui n'a que 24 pages in-12, eſt le ſeul ouvrage que M. ZIMMERMAN ait publié en français, & elle prouve qu'il pouvoit écrire dans cette langue comme dans la ſienne; elle mérite d'ailleurs la plus grande attention par la multitude des choſes renfermées dans un ouvrage auſſi court, par la facilité, la netteté qui y règnent, par les heureuſes réflexions qui accompagnent le récit des faits, par l'intérêt avec lequel on la lit, & qui ne tient point uniquement à celui qu'inſpiroit

(*) *Journal Helvétique*, Novembre 1752.

M. HALLER, puisque parmi les nombreux éloges qui ont paru depuis sa mort, il y en a qu'il est impossible de lire jusqu'au bout : cette lettre auroit fait honneur aux sécrétaires d'Académies les plus exercés, & M. ZIMMERMAN n'avoit pas 24 ans. Le morceau par lequel il la commence, me paroît trop bien placé ici, pour l'omettre. „ Les détails d'une vie „ célèbre servent principalement à nous instruire, ils nous intéressent tous par la gloire „ qui en retombe sur l'espèce humaine en général ou sur notre nation en particulier." Ce petit ouvrage n'étoit que l'esquisse de la vie de M. HALLER, qu'il publia en allemand à Zurich en 1755, & qui fait un très-gros 8°. avec cette heureuse épigraphe :

Whose mind
Contains a world and seems for all things framed.

Mr. ZIMMERMAN voulut bien faire traduire pour moi les titres de tous les paragraphes, & je vis qu'outre les détails rélatifs à M. HALLER, il y a plusieurs morceaux, très-bien amenés sans doute, quoiqu'étrangers au sujet principal, qui doivent y jetter beaucoup d'intérêt : un article sur l'enthousiasme, des regrets sur la mort d'un pere,

dans

dans lequel, à-propos de ceux de M. HALLER, il peint ceux qu'il éprouva en perdant le sien; (*) un éloge du Gouvernement de Berne, & cet article ne lui donna sûrement pas beaucoup de peine; plusieurs articles sur les fondemens de l'attachement de M. HALLER à notre Religion, un autre sur le caractère & le genre de vie de M. BOERHAAVE, un sur M. ALBINUS, d'autres sur l'adresse singuliere de M. RUYSCH, le parallele de NEWTON, LEIBNITZ & BERNOUILLI, le caractère de M. WINSLOW, &c. &c. „ J'y ai fait entrer, non-seulement tout ce qu'on „ peut désirer de savoir sur le compte d'un sa„ vant presqu'universel, mais d'un philosophe, „ d'un homme; c'est un tableau qui ne sera „ peut-être pas inutile à un jeune homme qui „ se voue aux études."

En 1760, il vouloit retoucher cet ouvrage, le mettre en forme de lettres, y changer beaucoup de choses, en retrancher & en ajouter; mais il ne l'a jamais fait.

Pendant son séjour à Berne, M. HALLER y vint pour voir ses amis & rétablir sa santé: au bout de quelques semaines, il se détermina à

(*) Le 12 d'Août, époque de sa mort, fut toutes les années un jour de deuil pour lui.

s'y fixer & à quitter Gœttingue. Il pria son élève & son ami d'aller chercher sa famille; M. ZIMMERMAN le fit avec d'autant plus de plaisir, que, comme tous ceux qui ont l'avantage de connoître Madame HALLER, (*) il étoit rempli pour elle de la plus haute considération.

Son cœur étoit susceptible des plus forts attachemens, & il en prit un pour une femme digne de lui à tous égards, une Demoiselle MELEY, parente de M. HALLER & veuve d'un M. STEK, chez laquelle il trouva raison, intelligence, esprit cultivé, goût, & ce qui vaut encore mieux, cette douceur dans le caractère, cette égalité dans l'humeur, *ce charme calmant dans la voix*, qui si souvent le ramena au bonheur pendant tout le tems qu'il eut celui de la conserver.

Peu de tems après son mariage, le poste de médecin de la ville de Brug, (†) auquel est attaché une pension très-raisonnable à proportion de l'étendue de la ville, de ses revenus & des devoirs auxquels est tenu le médecin, vint à vaquer. Ses principaux concitoyens l'engagerent à s'en charger: on aime les lieux où

(*) M[lle]. TECHMEYER.

(†) Physicien en Allemagne.

l'on a passé sa premiere enfance : il avoit à Brug des parens, des amis, une très-belle maison ; & quelque agréablement qu'il fut à Berne, il se détermina à retourner dans sa patrie.

Ce fut alors que commença une liaison qui nous a été si chere à l'un & à l'autre. En publiant, en 1754, l'*Inoculation justifiée*, je crus devoir en offrir un exemplaire au Médecin qui m'avoit appris beaucoup de choses dont je faisois usage dans cet ouvrage, & j'accompagnai mon envoi d'une lettre honnête : sa réponse en exigeoit une : après quelques lettres, nous jugeâmes que nous nous convenions ; & depuis ce moment jusqu'aux derniers jours de sa vie, notre correspondance a toujours été celle de la plus vraie & de la plus tendre amitié.

Sa réputation en pratique étoit faite quand il arriva chez lui, & il fut d'abord le médecin des malades de la ville & de ceux du voisinage qui est très-nombreux. Mais cette pratique n'étoit cependant pas suffisante pour occuper entiérement un génie ardent, désireux d'instructions, & à qui chaque nouvelle connoissance donnoit le besoin d'en acquérir d'autres. M. Zimmerman lisoit beaucoup, non-seulement en médecine, mais en morale, en philosophie, en littérature, en histoire, en voyages,

en journaux. Il ne dédaignoit point les romans ; & comment auroit-il pu dédaigner les bons ouvrages en ce genre ? Il n'y en a point dans lesquels l'homme soit aussi bien peint, les ressources de son esprit aussi bien présentées, les replis de son cœur aussi bien développés. Les bons romans sont l'histoire naturelle de l'homme moral, & avec quel intérêt par-là même ne doit-on pas les lire ? Les romans anglois lui faisoient le plus grand plaisir, aussi-bien que ceux de M. VIÈLAND, avec qui il étoit étroitement lié : & comme chez l'homme qui pense, chaque lecture fait éclorre une foule d'idées, il s'amusoit & se délassoit en écrivant les siennes, dont il faisoit de petites pièces qu'il inséroit dans un Journal qui s'imprimoit à Zurich, sous le nom de *Moniteur*, & que j'entendois beaucoup louer par de très-bons juges. Ce qu'il m'écrivoit à cette occasion, explique pourquoi il a composé le plus considérable de ses ouvrages & celui auquel il étoit le plus attaché : „ *J'aime la SOLITUDE, & » je ne trouve de plaisir que chez moi ; j'écris » pour me procurer un amusement.* " Il étoit naturel qu'il fut heureux chez lui : outre son épouse, il y avoit sa belle-mere, femme d'un très-grand sens ; & il fut pere au bout d'un an :

mais il n'avoit pas toujours aimé la solitude; & il avoit sçu être heureux hors de chez lui. Ce changement subit tint en grande partie à celui de son séjour, & eut la plus grande influence sur tous les momens de sa vie. Depuis qu'il avoit quitté Brug pour aller au collége, il avoit vécu ou à Berne ou à Gœttingue, & il avoit formé, dans l'un & l'autre endroit des liaisons avec de jeunes gens de son âge, pleins d'esprit, de connoissances, d'amabilité, avec lesquels il se livroit à des conversations variées & agréables, dans lesquelles il pouvoit faire usage de toutes ses connoissances & exercer son génie; plaisir bien doux, sans doute, pour l'homme qui en a. Il vivoit dans des sociétés de son âge; il trouvoit aussi parmi ses malades des gens très-aimables: il avoit sous sa main tous les secours nécessaires pour cultiver les lettres & les sciences; & quand on les aime, ces secours sont un besoin pressant. Il perdit une grande partie de ces jouissances en se transportant à Brug: ce n'est pas qu'il n'y ait des gens d'esprit, éclairés, aimables dans les petites villes, peut-être même plus, proportionnellement, que dans un nombre égal d'habitans des grandes, & je sais par ses lettres qu'il y en avoit alors à Brug; mais dans une

ville peu considérable il y en a peu ; ils ont leurs affaires, leurs emplois, leurs devoirs de famille ; ils tiennent à la société générale, ils ne veulent pas s'en séparer, & ils ont raison, pour se consacrer à un seul ami : il manque à l'homme de lettres une bibliothéque publique, des libraires, des amateurs de nouveautés & de journaux, qu'un seul particulier qui n'est pas très-riche, ne peut pas aisément se procurer, & qui perdent de leur prix si l'on n'a personne avec qui en causer ; il manque à celui qui aime sa vocation, des collégues qui l'aiment aussi, & avec lesquels il puisse en parler & faire un échange de connoissances ; échange qui en fait naître de nouvelles. M. ZIMMERMAN sentit trop vivement toutes ces privations ; il s'en plaignoit ; ses lettres me rappelloient quelquefois ces enfans gâtés qui, dès qu'ils n'ont pas tous les jouets qu'ils désirent, ne veulent plus s'amuser de ceux qui leur restent, & pour qui les jouissances qui leur manquent, anéantissent celles qui sont à leur portée. Il y a un art d'être heureux avec lequel, quand on se porte bien, que l'on est libre & que l'on ne manque pas du nécessaire, on peut l'être presque par-tout ; (*) mais tout le monde ne

(*) *Omne solum est patria fortis.*

connoît pas cet art, & des hommes du plus grand mérite ont quelquefois le tort, je ferois tenté de dire, font la sottise de le méprifer. Il faut favoir tirer parti de tous les hommes; il en eft peu dont il n'y ait quelque parti à tirer, &, fi l'on veut me paffer cette expreffion, il faut fe faire tout à tous; cela eft fi aifé. J'ai vu M. Haller écouter avec beaucoup de complaifance une femme qui, pendant trois quarts d'heure, ne lui parla que de recettes de gâteaux, & le lendemain il lui écrivit un fort joli billet, pour la remercier de l'envoi de neuf de ces mêmes recettes : c'eft dès ce moment qu'il fut pour elle un des premiers hommes de l'Europe; & quelques mois après, elle lui rendit un fervice effentiel qu'il n'auroit jamais penfé à lui demander. Le fentiment d'être aimé, n'eft-il pas bien auffi doux que celui d'être admiré? M. Zimmerman ne le fentit peut-être pas affez tôt: il n'eut point d'agrémens à Brug, parce qu'il crut que l'on ne pouvoit point y en avoir; & ayant toujours eu le genre nerveux très-fenfible & très-délicat, ce fentiment fréquent de mécontentement le jetta dans l'hypocondrie, & l'hypocondrie augmenta le goût pour la folitude, qui peut auffi être indépendant de toute peine d'ame; „ il fuffit qu'un

„ homme ait beaucoup de ſenſibilité & une „ imagination vive pour le prendre aiſément. „ Ce retour éternel des mêmes plaiſirs, des „ mêmes peines, des mêmes eſpérances & des „ mêmes contretems, fait qu'il eſt charmé de „ paſſer quelques heures dans la retraite, pour „ donner un libre cours à ſes idées, & y cher- „ cher une variété qu'il ne trouve point dans „ la monotonie du monde. (*) Les hommes „ qui ſe ſont le plus diſtingués dans tous les „ ſiécles par l'élévation de leur génie & l'étendue „ de leurs connoiſſances, ont toujours ſoupiré „ après la retraite." C'eſt la ſenſibilité & l'imagination de PÉTRARQUE qui le conduiſirent dans ſon hermitage de Vaucluſe; & COWLEY, l'un des hommes d'Angleterre qui, dans le ſiécle dernier, ont eu le plus de ſenſibilité, d'imagination, d'eſprit & d'honnêteté, avoit attaché, dès ſa premiere jeuneſſe, l'idée du parfait bonheur à une ſolitude abſolue dans quelque coin inconnu de l'Amérique: les circonſtances de ſa vie & la générofité de ſon caractère, le forcerent à paſſer ſes belles années dans le plus grand monde, où il étoit chéri; mais dès qu'il put être libre, il s'en retira & alla vivre dans la

(*) THE RAMBLER, *Diſc.* 7.

plus profonde retraite aux portes de Porch-house. (*) Ne trouve-t-on pas dans HORACE & dans VIRGILE, des preuves qu'à la cour d'AUGUSTE, & dans la maison de MECÈNE, la retraite étoit l'objet de leurs vœux?

Ce goût ne nuisit chez M. ZIMMERMAN à aucune des fonctions auxquelles l'appelloit son emploi, qu'il remplissoit avec la plus grande exactitude & une extrême douceur; c'étoit un devoir, & l'exercice des siens ne lui coûta jamais rien; d'ailleurs il aimoit la médecine; une maladie singuliere, difficile, dangereuse, l'attachoit extrêmement; il ne perdoit presque pas son malade de vue. J'ai connu plusieurs personnes qu'il avoit soigné dans des cas très-graves, toutes m'ont assuré que l'on ne pouvoit pas avoir plus de soins, plus de douceur, plus de cordialité; l'hypocondrie, me disoient celles qui le connoissoient à fond, disparoissoit en entrant dans nos chambres; l'intérêt avec lequel il nous examinoit, commençoit par nous soulager; il nous consoloit, nous encourageoit; il finissoit la visite du médecin par une visite

(*) Le goût de M. ROUSSEAU pour la solitude, paroît avoir eu de tout autres motifs que ceux d'HORACE, PÉTRARQUE, COWLEY & ZIMMERMAN.

aimable qui fufpendoit le fentiment de nos maux: expreffion qui me rappelloit ce que beaucoup d'officiers Français, qui avoient été malades à Hanovre, me difoient de feu M. WERLHOFF, dont je ne prévoyois pas alors qu'il feroit un jour le fucceffeur. Mais en quittant fes malades, il rentroit prefque toujours chez lui; & quand il alloit en compagnie, c'étoit ordinairement ou par complaifance pour Madame ZIMMERMAN, ou, dans quelques occafions, par une convenance impérieufe plutôt que par plaifir. Il s'en blâmoit fouvent, & il étoit fort éloigné de regarder la retraite comme un devoir; mais il avoit rarement le courage de renoncer aux plaifirs qu'elle lui procuroit; & c'eft en réfléchiffant profondément fur fes effets qu'il apprit à apprécier fes avantages & fes inconvéniens. Sans doute s'il fe fut borné à pratiquer, à continuer légérement l'étude de la médecine, dont l'abandon eft un crime pour le praticien, & à paffer tous les jours plufieurs heures en compagnie, il auroit eu moins de réputation, fes facultés fe feroient moins développées, puifque rien ne les développe autant que de les occuper beaucoup, de les occuper de différens objets, de difcuter fes opinions, & même d'en difputer avec fes amis; mais

n'auroit-il pas eu moins de rivaux, n'auroit-il pas essuyé moins de critiques, sa santé n'auroit-elle pas été infiniment meilleure, ses jours plus longs, la somme de son bonheur plus grande ?

Quand les momens d'hypocondrie passoient tout-à-fait, ce qui arrivoit quelquefois, il reprenoit sa gaieté, & se livroit alors quelques jours par goût à la société, dont le véritable esprit, celui qui seul peut la rendre intéressante, est que chacun y mette de l'agrément à proportion de ses moyens ; que ceux qui en ont le plus soient les plus indulgens ; que tous y portent cette bonne humeur, qui consiste dans l'habitude si douce de se rendre agréable à tous & d'être par-là même bien venu de tous ; & sur-tout que personne ne croye avoir plus à exiger qu'à rendre.

C'est dans cette situation que M. ZIMMERMAN passa 14 ans, partageant son tems entre l'exercice & l'étude de la médecine, la lecture d'excellens livres en d'autres genres, la composition & la correspondance de ses amis. Ses lettres, pendant tout ce tems-là, me présentoient toutes les semaines, quelquefois plus souvent, le tableau exact de ses occupations comme médecin, de ses autres études, de ses plans, de sa façon d'être, de ses peines & de

ſes plaiſirs. Sans l'avoir jamais vu, je le connoiſſois intimément, parce que jamais perſonne ne fut plus ouvert avec ſes amis, & je l'avois toujours ſous les yeux : il me communiqua pluſieurs hiſtoires de maladies, avec les obſervations les plus fines & les plus juſtes ſur leurs caractères, leurs cauſes & l'effet des remèdes. Ennemi de la multitude des drogues, il avoit choiſi les plus efficaces, & ſuivoit leurs effets avec une attention que j'ai trouvée chez bien peu d'autres médecins. Si Madame ſon Épouſe, ſi ſes enfans étoient malades, chaque courier m'apportoit les plus petits détails de la maladie ; ſa tendreſſe le rendoit timide quand il s'agiſſoit d'objets auſſi chers ; & ſon extrême confiance, on en a toujours pour les perſonnes qu'on aime, lui faiſoit déſirer mes conſeils, non-ſeulement pour les ſiens, mais ſouvent pour les maladies graves qu'il avoit à ſoigner. Il me parloit de ſes lectures, & ſes jugemens ſur les auteurs & les ouvrages rendoient ſes lettres auſſi utiles qu'agréables. Il m'annonça le *Virgile* de M. HEYNE au moment où il parut. Je lui eus l'obligation de relire ce poëte ; & les nottes en préſentent l'eſprit, & en développent les beautés d'une façon ſi ſupérieure à tout ce que j'avois vu juſques alors, que je

crus avoir lu un ouvrage nouveau. Ses lettres renfermoient auſſi très-ſouvent une multitude d'anecdotes littéraires qu'il devoit à ſes autres correſpondans : quelquefois ſes peines en étoient preſque le ſeul ſujet ; mais preſque toujours auſſi j'y voyois que dans les momens les plus fâcheux, la raiſon, la ſérénité, la douceur, la tendreſſe de Madame avoient diſſipé tout-à-coup ſes angoiſſes & l'avoient ramené à un état plus calme. Malheureuſement la ſanté de cette excellente femme s'altéra conſidérablement ; elle étoit ſujette à de petites fièvres catharrales, accompagnées de beaucoup de mal-aiſe ; chaque attaque affoibliſſoit le genre nerveux ; & le ſpectacle ſouvent réitéré de la triſteſſe d'un Époux qu'elle chériſſoit, l'affectoit vivement : elle éprouva auſſi des maux de nerfs qui ajoutèrent infiniment aux peines de M. Zimmerman, & furent pour lui une nouvelle raiſon de retraite, & une occaſion de ſe livrer toujours davantage aux occupations du cabinet.

J'ai déja dit que dès qu'il fut à Brug, il commença à écrire pour le Journal de Zurich, & deux de ſes pièces firent beaucoup de bruit par-tout où ce Journal ſe liſoit ; „ l'une étoit „ un ſonge qu'il eut la nuit du 5 Novembre „ 1755, ſur l'état de l'ame après la mort, &

„ qu'il raconta ſans y rien ajouter & ſans en „ rien retrancher :" la ſeconde étoit un *projet de Catéchiſme pour les petites villes ;* ce projet étoit une ſatyre qui faiſoit alluſion à quelques ridicules ; & comme les mêmes ridicules ſe trouvent dans des villes fort inégales, il y en eut plus d'une où l'on ſe crut l'objet des plaiſanteries & où l'on ſe fâcha ; un des auteurs du Journal faillit à être maltraité en paſſant à W.... La même année il ſe propoſoit de faire imprimer en latin, mais avec des notes fort étendues, ſon diſcours inaugural ſur les tempéramens, (*) dans lequel il prouvoit que c'étoit aux nerfs qu'il falloit attribuer les différens tempéramens des nations & des individus. On juge aiſément combien de connoiſſances cet ouvrage ſuppoſoit, & combieu de choſes importantes on y auroit trouvé ; ç'auroit été l'homme moral & l'homme phyſique expliqués l'un par l'autre. L'abondance de la matière l'obligea l'année ſuivante à changer ſon plan ; il ſe décida de travailler à neuf le diſcours & à ne point mettre de nottes ; les matériaux étoient

---

(*) *De temperamentis integrarum gentium, quæ à climate & vitæ ratione ſunt, per variam nervorum ſenſibilitatem explicandis.*

prêts, la diſtribution de l'ouvrage étoit déja faite, & le plan qu'il m'envoya, augmenta chez moi le deſir de le voir : différentes circonſtances le lui firent perdre de vue pour le moment; il le reprit en 1759, & vouloit, après l'avoir publié en allemand, le traduire en français; mais cette troiſieme tentative reſta ſans effet comme les précédentes. „ J'aurai à réfuter „ le ſyſtême de M. HELVETIUS ſur l'eſprit, „ d'un bout à l'autre." Cette réfutation n'auroit ſûrement pas été la partie la plus difficile de l'ouvrage.

En 1754, il envoya à la ſociété Phyſico-Médicale de Bâle, dont il étoit un des premiers membres, une très-belle obſervation ſur une *eſquinancie ſpaſmodique*, qui depuis cinq ans avoit éludé les efforts de pluſieurs médecins, & qu'il avoit parfaitement guéri en très-peu de tems. A cette premiere obſervation il en joignit une ſeconde ſur une maladie très-rare, les tumeurs hyſtériques de Sydenham, qu'on lit avec le même plaiſir : ce petit mémoire indiquoit déja toute l'habileté de l'auteur. (*)

(*) *Acta Helvetica Phyſico - Mathematico - Anatomico-Botanico-Medica*, T. 2, 4°. Basle 1755, p. 94. *J. G. ZIMMERMAN Hiſtoria vitii deglutitionis quinque annorum ſanati.*

Au moment où l'on reçut la nouvelle du tremblement de terre de Lisbonne, du 6e Novembre 1755, il s'amusa à composer sur cet événement, un petit Poëme, qu'il envoya à quelques amis à Zurich, sans la moindre intention qu'il fut publié : ses amis jugerent qu'il méritoit de l'être & le firent imprimer sans l'en prévenir ; j'en reçus une copie au moment même où celui de M. de VOLTAIRE, qui s'imprima à Genève, parût : il fut très-fâché de de cette impression, parce qu'il ne jugeoit point cet ouvrage digne du public ; mais il le revit & le fit réimprimer l'année suivante. De bons juges me dirent que l'on y trouvoit toutes les richesses de l'imagination, de grandes vues & une poésie très-agréable. Je sais que tous ses ouvrages ont été des premiers écrits en allemand avec beaucoup de pureté, & que l'on peut le regarder comme un des restaurateurs de cette langue.

C'est à la fin de 1756, que parut le premier essai sur la *Solitude* ; ouvrage très-court, qui a été traduit en italien il n'y a que quelques années, par M. ANTONI, très-habile médecin de Vicenze ; c'est en me parlant de cet ouvrage qu'il me disoit : „ j'ai appris comme un ancien „ philosophe à vivre avec moi. "

L'année

L'année 1758 eſt une de celles où il a le plus écrit ; il reprit le premier ouvrage ſur la *Solitude*, en étendit le canevas & commença à réunir les matériaux du grand ouvrage ſur ce ſujet, auquel il n'a mis la derniere main, & qu'il n'a publié, que trente ans après. „ Le ſecond li-„ vre, me diſoit-il, a exigé une grande lecture „ des vies des Saints ; vous ririez ſi je vous „ diſois combien j'ai lû de ces foux, & de pe-„ res de l'égliſe qui généralement ſont un peu „ babillards : toute la Thébaïde eſt un Bedlam."

Il forma auſſi le plan de ſon traité de l'*Expérience en médecine*, dont il m'envoya une eſquiſſe très-détaillée ; & c'eſt en m'en parlant qu'il définiſſoit le charlatan, „ un homme „ ſage qui met à profit la ſottiſe des autres." Perſonne ne fut jamais plus éloigné que lui de ce genre de ſageſſe. Le premier volume ne parut qu'à la fin de 1763, & ne fut traduit qu'en 1774. (*) C'eſt l'art d'obſerver joint à d'excellentes obſervations, & aux règles les plus ſages ſur la façon de tirer parti des obſervations. L'auteur commence par établir

(*) *Traité de l'expérience en général, & en particulier dans l'art de guérir*, par M. ZIMMERMAN, in-12. 3 vol. Paris, 1774.

la différence qu'il y a entre la vraie & la fausse expérience ; il indique les moyens de les reconnoître, ce qui est d'autant plus nécessaire que les partis opposés en appellent ordinairement les uns & les autres à l'expérience : il parle ensuite de la nécessité du sçavoir, généralement blâmé par les empiriques, de son influence sur les expériences, de la nécessité des bonnes observations.

Il prouve que c'est de l'exacte observation des phénomènes que dépend la parfaite connoissance de la maladie, & il donne une suite de faits & de remarques sur le pouls, la respiration, les urines, l'habitude du corps. Il dirige dans la recherche des causes des maladies, & traite de chacune en particulier ; il fait aussi remarquer quelles sont dans chaque individu ces dispositions physiques qui font que l'on est plus ou moins affecté par les mêmes impressions ; & c'est là qu'il avertit que presque tous les hommes ont une partie moins forte que les autres, & qu'il est de la plus grande importance de la connoître, parce qu'elle est la cause de beaucoup de maux qui peuvent devenir incurables si on leur en attribue une autre : enfin il traite des forces que la nature oppose à ces différentes causes. Il n'y a pas un chapitre qui

n'offre des faits intéressans, des vues neuves, des réflexions pleines de sagacité & les conseils les plus sages. Les chapitres sur les passions, la contention d'esprit, le génie, les forces de la nature, méritent d'être étudiés, non seulement par les médecins, mais par toutes les personnes qui aiment à connoître l'homme. M. *Daniel* BERNOUILLI vit très-bien tout le prix de cet ouvrage, & taire son jugement ce seroit faire un vol à la mémoire de l'auteur. » La justesse des pensées, l'élégance & la précision de la diction, les traits de littérature » rendent cette lecture bien agréable, & les » réflexions lumineuses, les grandes connoissances, les observations les mieux faites la » rendent bien utile; tout est au-dessus de mes » éloges. "

On fait ordinairement peu d'attention à ceux des traducteurs, mais celui de M. le FEBVRE mérite une exception. » L'ouvrage que je publie, est un de ces monumens intéressans » non-seulement pour la médecine, mais pour » toutes les personnes jalouses d'éviter l'erreur » & la surprise, & de se conduire de maniere » à se garantir de tout ce qui pourroit préjudicier à leur santé. M. ZIMMERMAN est un » de ces hommes nés pour le bien de l'huma-

„ nité. Habitant d'un pays heureux où l'esprit „ de liberté qui anime toutes les sciences, „ donne toujours un libre essor aux facultés „ de l'ame, il s'est fait connoître par les titres „ les plus avantageux ; philosophe prudent, „ médecin éclairé, citoyen zélé, ennemi de „ l'erreur, homme aimable ; telles sont les qua„ lités qui l'ont rendu intéressant pour la so„ ciété." Cet ouvrage n'étoit pas fini ; il y manquoit deux parties, dont il ne s'occupa que plus de vingt-cinq ans après ; & il y fut déterminé par la belle Préface que M. ANTONI a mis à la tête de la traduction italienne. Il m'en envoya le plan en 1789. Des occupations d'un tout autre genre l'empêcherent d'y travailler, & c'est une perte réelle, parce qu'il se proposoit d'y insérer un grand nombre d'observations. (*)

(*) Comme quelqu'autre médecin pourroit être tenté de completter cet ouvrage, je crois devoir placer ici ce plan.

LIVRE V.

Comment on parvient à l'expérience, à l'égard du traitement des maladies.

Chap. I. De l'examen de ce qui est invisible dans les maladies, & de l'insuffisance de ce que l'on fait sur leurs causes prochaines.

M. ZIMMERMAN avoit publié en 1758, son ouvrage sur l'*Orgueil national*, dont il se fit

---

Chap. 2. De l'étude réfléchie des phénomènes, ou de l'examen de ce qui est visible dans les maladies.

Chap. 3. Comment on forme le plan du traitement des maladies, & comment on acquiert quelque facilité à cet égard.

Chap. 4. De l'examen des rapports d'une méthode & d'un remède à la maladie.

Chap. 5. Des essais pour la détermination des qualités & des effets des remèdes.

Chap. 6. Résultats de tous ces examens & de tous ces essais.

LIVRE VI.

Morale du Médecin, ou de l'Influence du caractère sur l'expérience, & de l'expérience sur le caractère.

Chap. 1. L'esprit & le cœur agissent également sur l'expérience.

Chap. 2. Comment on apprend à se conduire avec les malades & à les gagner.

Chap. 3. Comment on agit avec succès sur l'esprit des malades, comment on les releve dans leurs souffrances, & comment on les encourage à la patience & à la fermeté.

Chap. 4. De la conduite du médecin dans le malheur, & de la nécessité de la modestie dans la fortune.

Chap. 5. De la rigueur envers soi-même, & de l'indulgence envers tous les médecins.

Chap. 6. De l'incrédulité & de la foi en médecine.

Chap. 7. Résumé & conclusion de tout cet ouvrage.

rapidément quatre éditions, auxquelles il donna toujours de nouveaux soins; il fut traduit en français à Paris en 1769, & vient d'y être réimprimé. L'auteur suit d'abord l'orgueil chez les différens particuliers, les différens ordres, les différens états, & ici il y a un très-beau portrait des faux dévots, qu'il est d'autant plus important de démasquer, qu'ils diffâment la vraie dévotion, & font par-là même aux hommes le plus grand mal qu'on puisse leur faire: il observe ensuite cet orgueil chez les différentes nations; mais d'abord sans l'apprécier; & après cet article, commence la division de l'ouvrage en deux parties. La premiere traite de l'orgueil national, ridicule & méprisable: pour le faire connoître il examine, l'un après l'autre, les titres imaginaires sur lesquels porte en partie, ou en entier, l'orgueil de quelques nations. Il n'y a aucun chapitre qui ne présente des exemples très-agréables; tous supposent beaucoup de lecture, un jugement exquis & beaucoup de goût dans le choix des morceaux: cependant il faut avouer qu'il y a quelques contes, quelques plaisanteries qui paroissent s'être introduits sous les auspices d'une très-grande gaieté, & il éprouvoit souvent cette gaieté quand il travailloit quelque morceau

qui lui étoit agréable, plutôt que ſous ceux d'une critique ſévère; c'eſt le bout d'oreille de l'hypocondrie qui laiſſe appercevoir les momens d'inégalité ; & ces paſſages auroient ſûrement diſparus ſi l'auteur avoit repris cet ouvrage, après l'avoir laiſſé repoſer quelques années.

Les articles de la Chine & du Japon ſont très-intéreſſans, & à l'époque où l'ouvrage parut, perſonne n'avoit encore auſſi bien jugé que lui les éloges prodigués aux Chinois, qu'il réduiſit à leur juſte valeur. On voit aujourd'hui que cet Empire eſt une machine très-médiocrement conçue, qui ne ſe dérange pas, & que l'on ne perfectionne point? Il apprécie enſuite, & ce chapitre eſt rempli d'apperçus très-ingénieux, les avantages & les déſavantages, de cet orgueil ridicule, & qui porte ſur des baſes auſſi peu propres à en donner: on pourroit dire après l'avoir lû, que l'erreur & la vanité les plus folles peuvent cependant avoir quelqu'utilité.

La ſeconde partie a pour objet l'orgueil national permis, honnête & louable, celui qui eſt fondé ſur un mérite réel & qui peut devenir le germe des ſentimens les plus ſublimes: il traite ſéparément, comme dans la premiere partie, chacun des titres vrais qui ont droit de produire cet orgueil. Le chapitre quinzieme eſt très-intéreſſant; il y

examine l'orgueil républicain qui se fonde *sur les avantages de la liberté, de l'égalité & de la sûreté;* mais il préféroit beaucoup les aristocraties aux démocraties, parce que *par leurs loix permanentes & la dignité de leurs chefs, elles rentrent dans l'ordre des monarchies; on y est plus en sûreté.* Si à l'époque où il écrivoit, la justesse de cette préférence n'eût pas été démontrée, quelle nouvelle preuve n'a-t-elle pas acquis depuis lors ? Il y a dans le même chapitre un excellent morceau sur le despotisme, &, sans le nommer, l'éloge le plus vrai du Gouvernement sous lequel il avoit le bonheur de vivre.

L'orgueil monarchique est l'objet du chapitre suivant, qui est un des plus courts & des plus beaux. Il finit par développer tous les avantages d'un orgueil national bien fondé & bien entendu, & il en a plusieurs; mais il ne se laisse pas prévenir au point de croire qu'il n'a pas ses inconvéniens, qu'il a tous connus & fait connoître; & comment n'en auroit-il pas ? L'émulation même, sentiment plus pur sans doute que l'orgueil national, a les siens.

Il avoit cependant fort insisté sur cet orgueil permis & honnête; il s'étoit complû à le présenter très-en beau, à en faire ressortir les

côtés brillans, & il sentoit bien que quelques personnes pourroient ne pas penser comme lui & blâmer sa façon de penser ; il ne vouloit ni se brouiller avec elles, ni leur sacrifier son opinion ; & il finit son ouvrage par cette réponse de WALLER à CHARLES II, qui lui reprochoit d'avoir mieux fait l'éloge de CROMWELL que le sien : „ Sire, nous autres poëtes, nous réussissons bien mieux dans les fictions que dans » les vérités." Les ennemis de M. ZIMMERMAN voulurent prendre au pied de la lettre ce qui n'étoit qu'une plaisanterie, & faire passer pour persiflage les éloges les mieux mérités & donnés avec le plus de sincérité ; ils espérerent, un moment, de pouvoir rendre l'auteur l'objet de l'animadversion du Gouvernement, mais sa sagesse déjoua leur méchanceté.

Sa sagacité lui fit prévoir une grande révolution plus de trente ans avant qu'elle arriva ; & il est, si je ne me trompe, le premier qui l'ait annoncée ; mais il vit bien que suivant les principes qui la dirigeroient, elle seroit ou bien heureuse ou bien malheureuse. „ La lumière & „ l'esprit philosophique répandus par-tout, les „ vices qu'ils ont fait appercevoir dans la façon „ de penser actuelle, les assauts livrés aux pré„ jugés, indiquent dans les opinions une har-

„ dieſſe qui annonce une révolution ; & cette „ révolution ſera heureuſe ſi elle eſt dirigée „ par la ſageſſe politique & *la ſoumiſſion dûe* „ *aux réglemens de l'État ;* mais ſi elle dégé- „ nère en une audace criminelle, elle coûtera „ aux uns leurs biens, à d'autres leur liberté, „ à de troiſiemes leur vie." (*) Celui qui voudroit donner dans quelques lignes l'hiſtoire de ce qui eſt arrivé depuis huit ans, auroit-il autre choſe à faire qu'à redire au paſſé ce que M. ZIMMERMAN diſoit au futur?

De 1758 à 1763, il donna à ſon traité *de l'Expérience*, la plus grande partie du tems que lui laiſſoit une nombreuſe pratique, ſoit pour les malades de Brug & des pays voiſins à une aſſez grande diſtance, ſoit pour les étrangers qui venoient le conſulter. En 1760, il fut reçu membre de la Société de Berlin; depuis lors, pluſieurs autres Corps littéraires s'empreſſerent de l'aggréger, & il étoit des Sociétés de Zurich, Berne, Basle, Munich, Palerme, Pezaro, Gœttingue, de celles de Médecine de Paris, Londres, Edimbourg, Copenhague, & enfin, en 1786, de l'Académie de Pétersbourg.

(*) Chap. 10.

Il penſa quelques momens à un traité des vapeurs & de l'hypocondrie, maladies ſur leſquelles il avoit de très-belles obſervations ; mais il abandonna bientôt ce projet.

Ses occupations n'empêchoient pas qu'il ne fut très-mécontent de ſa ſituation ; j'en étois affligé, & je ſentois qu'il étoit fait pour un plus grand théâtre. Je ne négligeai rien pour intéreſſer en ſa faveur deux hommes qui me paroiſſoient pouvoir contribuer à l'y placer : l'un étoit M. DE HALLER, avec qui il n'avoit déja plus des rélations auſſi étroites qu'auparavant ; & M. le baron de KL... qui étoit ici pour ſa ſanté, & qui ayant été long-tems miniſtre dans une Cour d'Allemagne, avoit conſervé beaucoup de rélations avec les miniſtres de pluſieurs autres. Ces deux Meſſieurs tournerent leurs vues du côté de l'électorat d'Hanovre, & M. ZIMMERMAN étoit déja ſi connu que l'on pouvoit le préſenter par-tout avec confiance. Le miniſtre d'Hanovre répondit à M. de KL... qu'il s'empreſſeroit de lui procurer un des premiers poſtes à la nomination du Roi, dans les premieres villes de l'Électorat ; mais il ne vouloit être placé qu'à Hanovre même, afin de ſe rapprocher de M. WERLHOFF, pour qui il étoit rempli de reſ-

pect & d'attachement ; & cet établissement n'eut pas lieu. M. HALLER même ne le lui conseilloit pas, & croyoit qu'il devoit préférer la chaire de professeur en médecine-pratique à Gœttingue, qu'il étoit sûr de lui procurer. M. ZIMMERMAN n'aimoit ni ce genre d'occupations, ni Gœttingue, dont il craignoit le séjour pour Madame ZIMMERMAN, pour sa belle-mère, pour lui-même ; & il refusa ce poste, que M. TREDELENBOURG ne voulut pas non plus, & qui fut donné à M. SCHRŒDER.

Quelque tems après, il fut question de l'appeller à Berne, à la mort de M. ITH, son ami ; mais ce projet, qui étoit celui de la majeure partie des Seigneurs du Conseil de Santé, fut renversé par ces meneurs sourds qui, dans les Républiques, comme dans les Monarchies, ont souvent plus d'influence sur les affaires que ceux même qui sont appellés à les conduire, & qui ignorent quelquefois pourquoi elles ne vont pas comme elles devroient aller & comme ils voudroient qu'elles allassent.

Depuis lors, il eut encore d'autres vocations qui, sans avoir pour objets des postes très-brillans, prouvent combien il inspiroit de confiance : l'une est celle que lui adressa le Comte DE STADION ; après avoir été premier Ministre de

l'Électeur de Mayence, il s'étoit retiré à Varrhausen, très-belle terre en Suabe, où il désiroit avoir ses conseils & sa société, & où il lui assuroit un logement agréable & une pension considérable. M. ZIMMERMAN ne voulut point quitter un endroit qu'il trouvoit trop petit, pour un plus petit. La même année il fut appellé par la ville d'Orbe; & la sagesse des Membres qui étoient à la tête de la municipalité, rendoit cette vocation aussi honorable que si elle fut venue de quelque grande Cour. Ces dernieres vocations s'adressent quelquefois plus à l'homme célèbre qu'à l'homme capable; mais les chefs d'une ville, s'ils sont éclairés, n'appellent un médecin que quand ils sont bien sûrs qu'ils ne peuvent pas mieux confier la santé de leurs concitoyens.

En Novembre 1764, MM. les Comtes de MNIZECH, qui se trouvoient à Berne, y ayant reçu la commission de chercher un bibliothécaire pour le Roi, l'orgueil national qui annonçoit des connoissances très-variées, & les fréquentes conversations qu'ils avoient eu avec l'auteur, les firent penser à lui pour ce poste, auquel on attachoit des conditions aussi agréables qu'avantageuses: M. ZIMMERMAN ne rejetta pas d'abord cette offre; mais en répondant il laissa voir tout le regret qu'il auroit

d'embraſſer une vocation qui l'éloignoit de la ſienne : la négociation traîna quelques mois ; enfin le 1[er] Avril 1765, il refuſa abſolument.

En 1761, il fut membre de la Société patriotique de Schintznach. Cette Société, projettée & arrangée par M. HIRZEL, alors célèbre médecin, aujourd'hui conſeiller d'Etat à Zurich ; & par feu Mr. J. ISELIN, ſecretaire d'Etat à Basle, deux de ces hommes dont la Suiſſe ſe glorifiera dans tous les tems, avoit pour but de lier des hommes diſtingués de chaque Canton, de faire ſortir des différens eſprits patriotiques un eſprit patriotique général, de former un tableau exact de toute la Suiſſe d'après les lumières que donneroient les hommes les plus inſtruits dans chacune de ſes différentes provinces, de perſuader à tous qu'ils ne faiſoient qu'une famille, & que dans quelque endroit des Cantons que ſe trouva un Suiſſe, il étoit toujours chez lui ; en un mot, *d'entretenir amitié & amour, union & concorde.* M. ZIMMERMAN, ami des deux fondateurs, fut le premier à qui ils communiquerent leur plan ; il étoit bien fait pour l'accueillir, auſſi il le faiſit avec le plus grand empreſſement & fut un des neuf membres qui ſe réunirent à Schintznach en May 1761 ;

& il n'a jamais manqué de ſe trouver aux aſſemblées, auſſi long-tems qu'il a été en Suiſſe. Celle de 1764, ſous la préſidence de M. HIRZEL, fut la premiere très-nombreuſe, & il y fut très-fêté & très-heureux. Sa premiere lettre après ſon retour à Brug, dans laquelle il me parloit principalement de ſes converſations avec M. HIRZEL & M. GESNER le Poëte, & celle qu'il m'écrivit en 1775, en ſortant de chez le fameux SCHOUPACH, reſpirent la plus grande gaieté, & ſont pleines de ce genre d'eſprit que les Anglois appellent *humour*, & pour lequel les autres nations n'ont pas même de nom; ce qui prouve qu'elles le connoiſſent peu.

En 1765, il fut appellé à Soleure pour une des femmes les plus intéreſſantes de la ville, & il n'y fut pas plutôt connu que l'on déſira de l'y fixer. Un homme du plus grand mérite qui s'étoit lié avec lui à Schintznach, & qui eſt devenu l'un des chefs de l'Etat, feu M. l'Advoyer GLUTZ, en fit la propoſition au Conſeil, qui devoit en connoître le premier, & elle y fut agréée; mais ce Conſeil n'eſt pas ſouverain, & ceux à qui cet appel ne convenoit pas, prirent habilement le parti de faire intervenir la Religion.

Un médecin proteſtant avertiroit-il les malades du danger aſſez tôt pour qu'ils puſſent pourvoir à leurs affaires ſpirituelles, & ne courroient-ils point riſque de mourir ſans confeſſion, ſans ſaint ſacrement & ſans extrême-onction? Ce moyen réuſſit; pouvoit-il échouer? & l'affaire ne fut point portée en grand Conſeil. Quelqu'agréable que lui eut été un établiſſement dans une ville où il avoit trouvé pluſieurs hommes très-diſtingués par leur génie, leur caractère, leur façon de penſer & une ſociété très-aimable & très-polie, il rit beaucoup en apprenant, peu de tems après, que l'on avoit appellé un frère apothicaire jéſuite.

En 1760, je lui adreſſai une lettre qui contenoit mes obſervations ſur quelques maladies ſur leſquelles on en avoit peu, (*) & ſur quelques autres objets dont j'étois occupé alors; on y trouve un parallele entre les animaux & les plantes, dans lequel j'établis, & ſûrement avant perſonne d'autre, que l'irritabilité eſt le grand mobile, le principe de la vie dans la plante

(*) *S. A. D. Tissot Epiſtola Viro Nob. cel. J. G. Zimmerman de morbo nigro & ſchorris viſcerum*, Lauſ. 12. 1760. — Je la lui adreſſai de nouveau, fort augmentée, en 1769.

comme

comme dans l'animal ; j'en étois fortement persuadé alors, & depuis ce tems-là de nouvelles réflexions ont encore ajouté à ma persuasion.

En 1765, je lui adressai une seconde lettre sur la nombreuse épidémie de fiévres putrides que nous avions eu, (*) & une troisieme en 1766, sur une épidémie encore plus générale & plus fâcheuse ; toutes prouvent le cas que je faisois de ses lumières & de ses jugemens. (†)

En 1763, 1764 & 1765, il régna à Brug & dans tous les districts voisins, une épidémie de fiévres très-dangereuses, qui lui donna beaucoup d'occupations, qu'il observa avec la plus grande attention, & dont il écrivit l'histoire, dans l'intention de la publier ; ce qu'il n'a jamais fait.

Au mois de Juillet 1765, cette fiévre devint une dyssenterie, dont il s'occupa avec le même soin ; il se détermina à en donner l'histoire, & publia le traité de la *Dyssenterie*, qui a fait dire à M. CULLEN : M. ZIMMERMAN est le premier qui ait donné la vraie maniere de la

(*) *Lettre à M.* ZIMMERMAN, *sur l'Épidémie courante*, 12. *Lauf.* 1765.

(†) *Seconde Lettre à M.* ZIMMERMAN, *sur l'Épidémie de* 1766, 12. *Lauf.* 1766.

traiter. (*) On peut juger du caractère de cette épidémie par le nombre des perſonnes qui en moururent. Dans les environs de Brug, ſur 1795 malades, il en périt 465, ce qui fait plus du quart; & dans trois villages de la Thurgovie, ſur près de 200, il en périt 150; c'eſt plus des trois quarts. C'étoit ſans doute beaucoup la faute du traitement & du régime; mais la maladie devoit cependant être bien grave, & la deſcription qu'en donne M. ZIMMERMAN le prouve : ſes indications ſont les plus juſtes & ſon traitement le plus ſage. Il employoit une boiſſon abondante & aceſcente, une diéte analogue, ſur-tout beaucoup de fruits; & ſes obſervations lui confirmerent tout ce que j'avois dit de leurs bons effets, dans l'*Avis au Peuple*. Ses remedes furent l'ipécacuanha, les tamarins, la rhubarbe; il fut très-réſervé ſur l'uſage de l'opium; il inſiſta beaucoup ſur le danger des aſtringens dont il avoit vu les plus funeſtes effets; il apprécia avec beaucoup de juſteſſe les différens ſpécifiques vantés, & finit cette partie par un excellent chapitre „ſur les pré„ jugés populaires qui s'oppoſent dans le

(*) *Maniere d'étudier la Médecine pratique.*

„ traitement de cette maladie aux ſages pré„ cautions de nos magiſtrats, aux efforts des „ médecins & à la voix de la raiſon." Il indique enſuite les moyens de les diminuer.

La ſeconde partie a pour objet la nature & le traitement des différentes eſpeces de dyſſenteries, inflammatoire, bilieuſe & maligne. On trouve par-tout la même exactitude, les mêmes connoiſſances, beaucoup d'obſervations précieuſes, & cet ouvrage aſſura à l'auteur la réputation d'un très-grand praticien. Il fut traduit en français en 1775. (*) „ L'auteur du „ traité de l'*Expérience dans l'art de guérir*, „ s'étoit fait connoître trop avantageuſement „ pour ne pas nous laiſſer eſpérer quelque ou„ vrage de pratique; on verra par celui-ci avec „ quelle ſageſſe il a fait l'application de ſes „ maximes. Éloigné de tout eſprit ſyſtémati„ que, c'eſt toujours la nature qu'il interroge „ & qu'il ſuit; & s'il parle d'après les maîtres „ de l'art, ce n'eſt qu'autant qu'ils ont auſſi „ ſçu l'interroger & la ſuivre." M. DOBSON en a fait une traduction anglaiſe, que l'auteur mettoit fort au-deſſus de la françaiſe; elle eſt plus complette & plus exacte. Trente ans après,

(*) *Traité de la Dyſſenterie, par M. ZIMMERMAN*, 12. Paris, 1775.

je ne connois encore aucun ouvrage ſupérieur à celui-là ſur cette cruelle maladie, & ce ſera vraiſemblablement toujours un livre claſſique. Depuis lors, M. ZIMMERMAN n'a donné aucun ouvrage de médecine conſidérable ; mais il a publié quelques Eſſais, & j'en réunis ici les titres, ſans attendre l'ordre chronologique, ou dans le *Magazin d'Hanovre*, journal fort eſtimé en Allemagne, ou *en feuilles volantes.*

En 1771, il régna parmi le peuple, dans quelques endroits de l'Électorat, une maladie ſpaſmodique aſſez fâcheuſe, occaſionnée par le ſeigle ergotté, qui le détermina à traduire ma lettre au chevalier BACKER ſur cette maladie. A ſon retour de Berlin, à la fin de 1771, le Miniſtère lui demanda de s'occuper d'une épidémie dont on étoit effrayé à Hanovre, & de raſſurer le public ; ce qui fut aiſé : l'épidémie n'étoit point fâcheuſe, mais il en étoit mort un malade dont la mort fit une grande ſenſation, & l'on trouva plus honnête d'accuſer la maladie de malignité que de ſoupçonner le médecin d'erreur ; M. ZIMMERMAN innocenta la maladie & n'accuſa perſonne. Il écrivit en 1772, ſur l'uſage des gouttes acides de M. HALLER dans les maux de nerfs, & en 1773 il fit réimprimer & augmenta de nottes très-étendues,

l'hiſtoire que M. HALLER avoit donné d'une fiévre bilieuſe qui avoit régné dans le canton de Berne en 1762. Il publia en 1778, quelques remarques ſur le remède alors ſi fameux, & aujourd'hui ſi méritoirement oublié, de la ſolution de gomme de gayac dans le taffia.

Il donna dans le même *Magazin* pluſieurs morceaux ſur d'autres matieres; en 1773, ſur la Solitude; en 1774, queſtions ſur le pédantiſme, ſur les baiſe-mains, ſur le babillage, ſur la manie d'écrire des lettres ſans les ſigner; en 1779, une ſuite d'eſſais ſur différens ſujets. Depuis lors, il en inſéra quelques-uns, ſouvent très-courts, dans le *Muſæum* allemand & dans d'autres Journaux. Celui qui réuniroit ces différens morceaux, ne feroit-il pas au Public un préſent très-agréable? M. ZIMMERMAN étoit ſi fécond en idées neuves, fortes & juſtes, que l'on peut être ſûr d'en trouver beaucoup dans tout ce qu'il a écrit.

En acquérant de la célébrité, il n'en étoit pas moins malheureux, peut-être même que cette célébrité lui faiſoit mieux ſentir, que le théâtre ſur lequel il étoit n'étoit pas ſuffiſant pour lui, & une nouvelle cauſe de triſteſſe ſe joignit aux précédentes: il commença à ſentir les premieres atteintes du mal pour lequel il fut-

obligé d'aller, en 1771, à Berlin. Dépositaire de toutes ses peines, je m'occupois continuellement des moyens de lui procurer un établissement qui lui convint mieux; mais cela n'étoit pas aisé. Cette même disposition des nerfs, qui fait sentir si vivement le mal-aise & donne le desir d'un changement, produit aussi cette irrésolution qui ne fait pas prendre un parti, & ce principe de timidité qui fait que tout changement effraye. J'ai déja parlé de la santé de M. ZIMMERMAN, j'en reparlerai encore; mais elle a une si grande influence sur la façon de voir, de juger & de se déterminer, que dans plusieurs cas l'homme est inexplicable, si on ne la connoît pas. Il ne voulut pas permettre, en 1766, que dans ma lettre de remerciement à S. M. le Roi de Pologne, qui m'avoit fait l'honneur de m'appeller pour son premier médecin, je le nommasse, avec M. TRALLES, comme l'un des deux médecins en qui j'avois le plus de confiance, & que je croyois les plus dignes de celle du Monarque. M. TRALLES refusa; M. ZIMMERMAN eut des regrets, mais c'étoit trop tard; on avoit disposé du poste. Je fus plus heureux l'année suivante, & je pus enfin lui procurer celui qu'il a si bien rempli pendant les vingt-sept dernieres années de sa vie.

Je fuis fâché de revenir fi fouvent à moi ; mais comment fe féparer entiérement de l'hiftoire d'un ami, quand les circonftances nous ont enchaîné à la plupart des événemens de fa vie ? Incertain pendant quelque tems fi j'accepterois le pofte de premier médecin de S. M. le Roi d'Angleterre à Hanovre, vacant par la mort de M. WERLHOFF, j'avois demandé à M. ZIMMERMAN ce qu'il feroit s'il y avoit lieu d'y penfer pour lui, & je compris par fa réponfe qu'il l'accepteroit avec plaifir. Quand j'eus refufé, malgré toutes les inftances de M. HALLER qui, chargé de cette commiffion, y avoit mis la plus grande chaleur, je lui propofai de préfenter M. ZIMMERMAN, pour qui aucune des raifons qui m'empêchoient d'accepter, n'avoit lieu. J'ai déja dit que ces deux Meffieurs n'étoient plus auffi bien enfemble qu'ils auroient toujours dû l'être ; M. HALLER refufa : tout ce que je pus en obtenir, ce fut de dire que j'avois penfé à M. ZIMMERMAN, & ce n'étoit pas affez. En remerciant directement M. de MUNCHHAUSEN, je crus pouvoir le lui indiquer moi-même ; il étoit aifé de foutenir cette indication par de fortes raifons ; d'ailleurs je n'indiquois pas un inconnu. Je m'adreffai auffi à M. le Baron de WALMODEN,

actuellement Feld-Maréchal des armées du Roi, qui sans être encore dans le Gouvernement, & quoiqu'absent, avoit sur les affaires cette influence que donnent le génie, les connoissances, la considération personnelle & les liaisons avec des ministres capables d'apprécier les hommes ; enfin, j'intéressai M. le Baron de HOCHSTETTEN, avec qui j'avois l'avantage de soutenir des rélations, & qui en avoit lui-même de très-étroites avec M. de MUNCHHAUSEN qui me fit la réponse la plus polie & la plus favorable possible : mon ami eut le poste au commencement d'Avril 1768, & partit pour Hanovre le 11 Juillet.

J'espérois que le moment de ce départ seroit l'époque, l'ére, d'une carrière plus heureuse pour lui, & je me félicitois d'avoir contribué à cet établissement ; mais je fus bientôt tristement désabusé. Le carrosse dans lequel il étoit avec sa famille, versa aux portes d'Hanovre ; Mme. sa belle-mere se cassa la jambe, & cet accident, rendu plus fâcheux par la circonstance, jetta de l'amertume sur les premiers momens de leur séjour. Peu de jours après son arrivée, il perdit celui des seigneurs de la régence qui lui étoit le plus attaché. Le mal dont j'ai dit qu'il avoit ressenti les premieres atteintes à Brug, qui alloit

en augmentant & qui étoit accompagné de très-grandes douleurs, lui rendoit quelquefois l'exercice de fa vocation pénible. La jaloufie d'un collégue, qui n'eft plus, lui fufcitoit une multitude de ces légères piquures qu'il n'auroit pas apperçu s'il s'étoit bien porté, mais dont la difpofition de fes nerfs faifoit autant de playes vives. Quelques perfonnes crurent qu'il fe prêteroit à tout pour capter leur bienveillance, & auroient voulu l'avoir à chaque inftant auprès d'elles. „ Les femmes „ qui ont bu du café avec Georges fecond, „ fe perfuadent que je dois être à leurs ordres, „ comme j'aurois été aux fiens." Elles auroient voulu le rendre leur efclave, & ce rôle n'étoit pas fait pour lui; il favoit que c'eft à la maladie, & non pas au malade, à régler le nombre & les heures des vifites du médecin; & c'eft d'après ce principe qu'il fe conduifit toujours; mais les perfonnes dont il heurtoit les caprices, ne s'empreffoient pas à rendre fon féjour agréable. La fanté de Mme. ZIMMERMAN, qui décidoit toujours de la fienne, fe dérangeoit rapidement; celle de fes enfans, qui n'avoit jamais été forte, ne le devenoit pas; il m'écrivoit fouvent d'Hanovre, comme de Brug: „ fauvez ma femme, ou plutôt fauvez-

„ moi moi-même ; ſauvez ces enfans, qui me „ ſont plus chers que la vie ; " & chacune de ces lettres me donnoit un vrai regret d'avoir contribué à ſon déplacement. Heureuſement la confiance publique le força bientôt à une occupation ſoutenue, qui eſt le plus ſûr conſolateur dans les peines : les malades d'Hanovre, les conſultes de tout le Nord, les malades qui venoient le conſulter eux-mêmes, le tiroient de ſa mélancolie : toutes ſes heures étoient remplies ; il paſſoit des mois de ſuite ſans ceſſer de s'occuper, & les plus grandes diſtractions qu'il ait jamais connues, ont été quelques voyages chez des Princes qui déſiroient d'avoir ſes conſeils dans des cas très-graves, & qu'il ne quittoit jamais ſans leur avoir inſpiré autant d'attachement que d'eſtime ; & quelques voyages à Pyrmont, où il paſſoit une partie de la ſaiſon des eaux, qui lui firent du bien la premiere & la ſeconde année, mais qui enſuite agirent comme le font ſi ſouvent tous les toniques ſur les perſonnes très-mobiles ; elles lui donnerent des ſpaſmes ; & une autre raiſon auroit ſuffi pour les lui faire qnitter, c'eſt qu'il n'y trouvoit point le repos dont il avoit beſoin : tous les malades vouloient avoir ſes conſeils, pluſieurs n'y venoient que pour lui, & cela

étoit si connu, qu'en 1780 le Prince héréditaire de Hesse-Cassel, aujourd'hui Landgrave régnant, l'invita, en lui offrant des conditions très-agréables, à venir passer l'été aux bains de *Willemsbad*, à la porte d'Hanau; mais il refusa, bien sûr qu'il n'y jouiroit pas plus qu'à Pyrmont du repos nécessaire à son propre traitement.

S'il avoit trouvé à Hanovre quelques malveillans, il y avoit aussi trouvé dans l'un & l'autre sexe, des amis d'un grand mérite & du commerce le plus aimable : il me paroît qu'il mettoit à la tête M. de WALMODEN, qui n'a jamais cessé un seul moment de lui donner des marques de son attachement; M. STUBE, secretaire d'Etat, & Madame DE DŒRING sa sœur, dont il a si bien peint l'ame & les vertus, (*) & dont l'amitié fit pour lui dans la suite tout ce que l'on peut attendre d'un sentiment aussi doux & aussi respectable. Sa correspondance avec ses amis absens, qui étoit nombreuse, continuoit à être une des douceurs de sa vie. Ses premieres liaisons furent à Berne, & la plus étroite fut avec M. TSCHARNER de Bellevue, connu par la traduction française des

(*) *Solitude*, p. 55. &c.

poësies de M. HALLER, par son excellente Histoire de Suisse, par les meilleurs articles du Dictionnaire de Suisse, par deux très-bons Journaux, par un Eloge de M. HALLER, &, ce qui vaut bien le mérite littéraire, par la vocation de Ministre d'Etat au département des affaires ecclésiastiques, que lui adressa en 1764 le Roi de Prusse, avec 5000 écus d'appointement, & quelques autres avantages. (*) Nommer M. TSCHARNER, c'est faire l'éloge de son ami qui fut infiniment touché de sa mort prématurée, dans laquelle il vit non-seulement ce qu'il perdoit, mais ce que perdoient l'Etat, les lettres, les honnêtes gens. Ses autres correspondans furent M. HALLER pendant 10 ou 12 ans, M. HIRZEL & moi, dès les commencemens de son établissement à Brug, „ TISSOT „ & HIRZEL, *les deux amis de mon cœur*"; (†) M. HOZE, qu'il aimoit si tendrement & qu'il a si bien peint: „ A Richterswil, dans un des „ plus beaux sites des bords du lac de Zurich, „ demeure un des plus grands médecins de

(*) M. TSCHARNER refusa ce poste, & M. de WATTEVILLE *de Montbeney*, à qui il étoit chargé de l'offrir, s'il ne l'acceptoit pas, le refusa aussi.

(†) *Solitude*, pag. 236.

„ notre ſiécle, qui réunit à une vaſte étendue „ de lumieres, la profondeur du jugement & „ l'expérience; philoſophe autant que méde- „ cin, ſon ame eſt douce & ſublime comme „ la Nature qui l'environne, ſa maiſon eſt le „ temple de l'amitié, de la ſanté & de toutes „ les vertus paiſibles. " Il eut auſſi une correſpondance très-ſuivie, pendant quelque tems, avec M. MEDICUS de Manhejm, à qui il ne pardonnoit pas d'avoir abandonné la médecine pratique, dans laquelle il auroit joué un très-beau rôle, pour l'hiſtoire naturelle. Il eut ſouvent des lettres de M. VAN-SWIETEN ; j'en ai vu quelques-unes, qui toutes témoignoient conſidération, confiance & attachement. Dans une, écrite en 1763, quelques mois après la paix, & au milieu des diſputes de M. DE HAEN, avec qui M. ZIMMERMAN fut auſſi quelque tems en commerce de lettres, il lui diſoit : „ Heureuſement la paix entre les Puiſſances eſt „ faite, & il vaut mieux que les médecins ſe „ faſſent la guerre que les Princes; le ſang „ répandu m'attriſtoit, mais des flots d'encre „ verſés ne me donneront jamais de mauvaiſe „ humeur, quoique ce fut même un peu à „ mes dépens. . . . Faites ſaluer de ma part „ votre payſan philoſophe; je l'eſtime, je le

„ révère, & il le mérite de toute façon." Dans une autre lettre écrite pendant que la même guerre subsistoit: „ on m'a donné quelques „ coups de bec, mais jamais ils ne troubleront „ ma gaieté naturelle qui augmente à mesure „ que je vieillis." Il étoit en correspondance avec M. BALDINGER, dont il faisoit le plus grand cas; avec M. le Baron DE BERGER, premier médecin du Roi de Danemarck, l'un des médecins les plus éclairés & les plus respectables du Nord, & qui a été la malheureuse victime de la perforation de l'apophyse mastoïde. Il en eut aussi une très-soutenue, mais uniquement sur des objets de médecine, avec M. KŒMPF, si connu par sa méthode de traiter les obstructions du bas-ventre; avec M. DE LUC, lecteur de la Reine, à qui la physique a tant d'obligations; avec M. MARCARD, dont il apprécioit si bien le génie & les connoissances, & auquel il étoit extrêmement attaché; avec M. FRIZ, qui fut le sujet d'une de ses conversations avec le Roi de Prusse, conversation dans laquelle on aime à voir la liberté & le courage, avec lesquels il lui parle d'un de ses sujets qui lui a rendu de grands services, que l'envie a opprimé à cause de son mérite & de sa probité, & qu'il lui indique comme

un homme digne d'être appellé & récompensé; & l'on aime à voir le Roi déférer à ses avis, faire écrire dès le lendemain à M. FRIZ de venir à Potzdam, le recevoir de la façon la plus gracieuse, & le créer inspecteur de ses hôpitaux militaires. Combien de maux n'auroit-on pas prévenu, si tous les hommes de mérite que l'intrigue des méchans éloigne des places, parce que leur vertu les effraye, avoient trouvé un ZIMMERMAN, qui eut la fermeté nécessaire pour développer ce tissu d'iniquités, & faire arriver les honnêtes gens persécutés aux places dont ils sont dignes, & auxquelles le public les appelle. Il eut encore des correspondances suivies avec plusieurs autres personnes de différens états. On trouvoit dans toutes ses lettres, comme dans les ouvrages qu'il a publié, ce qui caractérise le vrai génie, une multitude d'idées neuves & justes dont on est frappé, & que l'on retient. Si ces ouvrages connus sous le nom d'*esprit*, qui avoient été à la mode pendant quelque tems, l'étoient encore, l'esprit de ZIMMERMAN seroit un des plus riches & des plus agréables; j'en tirerois un volume de ses seules lettres qui, quand il fut à Hanovre, continuerent à rouler sur les mêmes objets,

auxquels il joignoit des notices fur les médecins les plus célèbres de cette partie de l'Europe; parmi lefquels il a toujours diftingué M. LENTIN; fur les différens remèdes qui s'y accréditoient, & fa lettre fur le foufre doré d'antimoine liquide, qu'il regardoit comme un remède très-utile, eft un des meilleurs morceaux de matiere médicale que j'aie jamais lu; fur les ouvrages nouveaux, fur leurs auteurs: il m'envoya une excellente analyfe du Manuel pratique de M. VOGEL, à laquelle il joignit les plus grands éloges de l'auteur qui fut appellé à Pavie pour me remplacer, mais qui refufa.

Le plaifir que me faifoient fes lettres, fut continuellement empoifonné, comme je l'ai déja dit, par l'expreffion de fes peines, & fur-tout, depuis la fin de 1769, par celles de la trifteffe que lui occafionnoient le détériorement de la fanté de Madame, qu'il eut enfin le malheur de perdre le 23 Juin 1770, & dont il a fait un portrait fi touchant. (*) „ Laiffez-moi feul, „ m'écriai-je mille fois, lorfque je perdis celle „ que mon cœur adoroit, l'aimable compagne „ de ma vie; fon ame vôle encore autour de „ moi, & le doux fouvenir de tout ce qu'elle

(*) *Solitude*, pag. 53.

„ m'étoit, l'idée accablante de tout ce qu'elle
„ a souffert pour moi, sont toujours présentes
„ à mon esprit. Que de pureté & d'innocence,
„ que de douceur & d'amabilité ! Sa fin fut
„ aussi douce que sa vie avoit été pure &
„ vertueuse. Pendant cinq mois entiers, elle
„ se vit à chaque instant environnée des hor-
„ reurs de la mort. Un jour que je lisois, au-
„ près de son lit, la mort de Jésus de RAMM-
„ LER, elle regarda dans le livre, & me montra,
„ sans rien dire, les paroles suivantes: mon
„ haleine est foible, mes jours sont abrégés,
„ mon ame est pleine d'affliction, ma vie est
„ prête à s'évanouir." Cette perte fut accablante pour lui, & ses maux augmentoient tous les jours ; il décrivoit avec la plus grande exactitude, il dessinoit le siége & la marche des douleurs, & me demandoit, comme aux autres amis en qui il avoit quelque confiance, des moyens de guérison que j'étois fort éloigné de pouvoir lui indiquer. Je voyois bien un mal local, mais je ne le devinois pas : je le renvoyois à un habile chirurgien ; il n'y en avoit pas dans son voisinage pour qui il eut de la confiance. Je lui aurois dit, venez ici ; mais comment proposer un voyage de deux cent lieues à un homme pour qui le

mouvement du carroſſe étoit un ſupplice? A la fin, cependant, je lui conſeillai, je le preſſai, d'aller à Berlin auprès de M. MECKEL, qui jugeroit de ſon mal, le dirigeroit, & choiſiroit le plus habile chirurgien pour faire l'opération, s'il jugeoit qu'elle fut néceſſaire, & je le ſoupçonnois. Il ſe rendit à mes inſtances, & arriva à Berlin le 11 Juin 1771. M. MECKEL le reçut comme le meilleur des frères, & ne voulut pas qu'il eut d'autre logement que le ſien, où pendant cinq mois il jouit de tout ce que l'on peut trouver d'agrémens dans la famille la plus aimable & la plus aimante. L'opération fut faite le 24 Juin par M. SMUCKER, & M. MECKEL trouva le cas aſſez intéreſſant pour en faire le ſujet d'un petit ouvrage qui eſt plein de choſes neuves & utiles (*).

Dès qu'il fut aſſez bien remis pour ſoutenir la ſociété, il profita continuellement de celle des perſonnes les plus aimables de Berlin, non-ſeulement parmi les gens de lettres, mais parmi les hommes les plus diſtingués de tous les ordres & les ſociétés du premier rang : ce fut un des tems heureux de ſa vie ; il jouiſſoit

---

(*) *De morbo hernioſo congenito ſingulari & complicato.* 8°. Berlin 1772.

des plaifirs indicibles de la guérifon après une maladie longue & cruelle, des charmes d'une fociété privée délicieufe, de la douceur d'être généralement accueilli avec le plus grand empreffement, & de celle de faire connoiffance, de fe lier avec les hommes les plus diftingués dans les lettres en Allemagne : fa liaifon la plus intime fut avec M. SULZER, qu'il admiroit depuis long-tems, & que l'on ne connoiffoit point fans l'aimer. L'accueil qu'il reçut à Hanovre à fon retour, fut auffi pour lui un plaifir bien fenfible, & il efpéroit jouir enfin d'une fanté ferme ; mais bientôt l'application qu'exigea une foule de confultes retardées, dérangea de nouveau fes nerfs, les douleurs dans la partie opérée reparurent, & l'hypocondrie revint : d'ailleurs l'éducation de M[lle]. fa fille, privée des foins de M[me]. fa grand-mère, qui n'avoit pas furvécu long-temps à fa fille, lui donnoit de l'inquiétude ; il me l'envoya en 1773, en me priant d'y pourvoir ; elle refta deux ans ici, chez des Dames d'un grand mérite, dans la même maifon que moi : ce fut quand il vint la chercher, en 1775, & qu'il paffa cinq femaines chez moi, que j'eus enfin le plaifir de le voir, je ne dirai pas & d'apprendre à le connoître ; je trouvai que je le connoiffois déja ; l'ami

caufant me rappelloit à chaque inftant l'ami écrivant, & reffembloit parfaitement au portrait que je m'en étois fait. Je vis l'homme de génie qui faifit promptement un objet fous tous fes rapports, & dont l'imagination fait le préfenter fous les plus agréables : fa converfation étoit inftructive, brillante, femée d'une multitude de faits intéreffans, de contes très-jolis ; & fa phifionomie étoit toujours animée & expreffive : il parloit de tout avec une grande précifion ; quand nous parlions de médecine, & nous en parlions fouvent, je lui trouvai les principes les plus fages & les connoiffances les plus nettes ; quand je le menois auprès de quelques perfonnes attaquées de maladies très-graves, ou quand je lui lifois les confultes que je recevois fur les cas les plus difficiles, je lui trouvai toujours la plus grande fagacité à découvrir les caufes & à expliquer les fymptômes, une grande jufteffe en formant les indications, & un jugement exquis en fixant le choix des remèdes ; il en indiquoit peu, mais n'en admettoit que d'efficaces : & enfin, dans tous les momens je vis l'homme vrai, droit & vertueux. Son féjour ici fut beaucoup plus court que je ne l'aurois défiré.

Il remmena Mlle. fa fille, qui réuniffoit toutes

les qualités propres à justifier l'extrême tendresse d'un Pere dont elle auroit fait le bonheur, si un chagrin violent, peu de tems après avoir quitté Lausanne, n'eût pas porté à sa santé un coup dont jamais elle ne se releva, qui la jetta dans la langueur pendant cinq ans, & fut pendant tout ce tems-là l'occasion des inquiétudes les plus vives pour M. ZIMMERMAN; qui eut, à la même époque, un autre sujet de douleur, peut-être plus cruel encore, l'état dans lequel tomba Mr. son fils.

Il avoit été sujet, dès sa plus tendre enfance, à une espèce d'éruption dartreuse, qui attaquoit principalement le visage, la tête, le derriere des oreilles; quand elle existoit, l'enfant étoit très-bien, très-gai, très-ingénieux; peu de tems après qu'elle avoit disparu, il devenoit languissant, les talens s'évanouissoient & il tomboit dans une apathie mélancolique, rare à cet âge. Cette alternative de santé & de langueur dura jusqu'au moment où M. ZIMMERMAN l'envoya à Gœttingue, à la fin de 1772; & il eut la douceur d'apprendre que son existence avoit absolument changé; il y recouvra sa gaieté, & il y développa les plus grands talens. De Gœttingue il alla à Strasbourg, où, animé par un

ami qui, comme lui, étoit plein de génie, de feu & d'émulation, mais qui jouissoit d'une excellente santé, il se livra à un travail trop pénible pour des nerfs naturellement foibles, & alors affectés par le regret d'avoir quitté Gœttingue; il retomba dans la plus profonde mélancolie, & écrivit à son bon Pere, pour le prier de le dispenser du voyage de France, d'Angleterre & d'Hollande, avec plus d'instances qu'un autre n'auroit fait pour l'obtenir. Bientôt après sa tête se perdit absolument, au mois de Décembre 1777. „ Ce malheur me „ poursuit comme une furie tous les instans „ de ma vie ; il m'a jetté dans une mélancolie „ constante & profonde, & mes maux de nerfs „ sont plus aigus qu'ils ne l'ont jamais été. " Il l'envoya à M. Hoze, dont les soins eurent les plus heureux succès, & les bains de Pfeffers, qu'il lui conseilla, lui furent sur-tout extrêmement utiles. Au mois d'Avril 1779 il étoit très-bien, & se préparoit à faire ses voyages, pour venir après cela s'établir à Brug; mais le désordre reparut tout-à-coup, & les secours devinrent inutiles. Depuis vingt ans il est dans une vraie imbécilité, exempt heureusement de toute peine & de toute douleur, dans un bon air & chez un excellent homme, où M.

HOZE l'a placé & où il ne lui manque rien. M. ZIMMERMAN déja déchiré par ce chagrin, avoit encore celui de voir approcher le coup fatal qui devoit lui enlever sa fille: il la perdit dans l'été de 1781. Mme. de DŒRING lui restoit, mais elle alloit le quitter; un nouvel emploi appelloit ailleurs M. de DŒRING; elle sentit combien son ami seroit malheureux, & jugea qu'on ne pouvoit le sauver qu'en l'unissant à une compagne digne de lui. Cette compagne fut la fille de M. DE BERGER, médecin du Roi à Lunebourg, & frère du Baron DE BERGER, dont j'ai déja parlé. Le mariage n'eut lieu qu'au commencement d'Octobre 1782. *C'est Mme. de DŒRING qui a fait ce choix pour moi, & j'en bénis Dieu tous les jours de ma vie.* Je blesserois la modestie de Mme. ZIMMERMAN, si je rapportois ici le portrait qu'il m'en faisoit après quelques années de mariage; rien n'est plus touchant que le tableau de leur ménage à cette époque, & il est parfaitement le même que celui qu'elle m'en a fait dix ans après, dans des lettres écrites en français, comme si elles étoient écrites à Versailles. Les charmes de cette union n'ont jamais été troublés un instant; & dans les dernieres années

de sa vie, cette excellente femme a été pour lui l'ange tutélaire qui le soutenoit, le consoloit, le dirigeoit : il avoit trente ans de plus qu'elle, ç'eut été beaucoup pour la généralité des mariages, mais le génie n'est jamais ni jeune ni vieux, & les personnes qu'il anime se trouvent toujours du même âge. „Elle est le „ meilleur censeur qu'il puisse y avoir de „ mes ouvrages, sur-tout pour le stile & le „ goût ; elle sait l'anglais aussi bien que moi, „ & l'italien beaucoup mieux." Il eut alors une existence véritablement agréable ; il accompagnoit Madame en société, elle en avoit souvent chez elle, & une société aimable, où il étoit heureux, lui rendant toute sa gaieté, il en faisoit les délices.

C'est à cette époque qu'il travailloit à son grand ouvrage sur la *Solitude*, qui est son ouvrage favori, près de 30 ans après la publication du premier Essai ; il est en 4 volumes ; les deux premiers parurent en 1784, & les deux derniers en 1786. On en a une traduction, ou plutôt on a la traduction d'une partie, en français, en un seul petit volume 8°.

Le traducteur a retranché toute l'histoire des solitaires ; (M. ZIMMERMAN commençoit par les Pythagoriciens,) & sans doute quel-

ques lecteurs auroient trouvé les détails de leur vie un peu longs ; mais comment avoir l'histoire complette de l'homme, si l'on n'a pas celle de ces ordres chez lesquels on trouve les exemples du plus grand courage, de la plus grande résignation, des privations les plus inouïes soutenues avec la plus grande sérénité ; & des tours de forces moraux & physiques, que l'on a peine à croire quoique très-bien attestés ? N'est-ce pas dans l'histoire des solitaires que l'on doit chercher les causes qui ont déterminé à la solitude, que l'on peut voir qui sont ceux à qui elle convient, dans quelles circonstances elle devient utile ou dangereuse, quels effets elle produit, quels sont ses avantages & ses inconvéniens ; & le retranchement complet de cette partie n'a-t-il pas dénaturé l'ouvrage ? Il y en a aussi, & même de très-importans, dans l'autre partie ; mais ce que l'on a laissé est encore très-intéressant, quoique ce ne soit que des piéces détachées d'un bel édifice. Les traducteurs qui mutilent ou altèrent les ouvrages étrangers, en alléguant, pour leur justification, que sans ces changemens ils ne plairoient pas à la nation pour laquelle ils traduisent, ne donnent-ils pas de cette nation une idée bien

défavantageufe, en faifant penfer qu'elle fe croit au faîte de la perfection, que tout ce qui ne lui paroît pas bien eft mal, que toutes les formes qui ne font pas les fiennes font mauvaifes, qu'il lui eft inutile de connoître la façon de penfer des autres, puifqu'elle ne vaut fûrement pas la fienne; & qu'elle eft trop contente d'elle-même pour croire qu'elle puiffe gagner à changer fur aucun article?

M. ZIMMERMAN définit la folitude, cet état de l'ame dans lequel elle s'abandonne librement à fes réflexions; & l'on voit que lors même qu'il eft utile de s'y livrer, il n'eft point néceffaire d'aller la chercher dans les grottes d'un défert, ou dans les cellules d'un cloître.

Pour prévenir les mauvaifes interprétations que l'on pourroit donner à fes intentions, tant de gens n'ont d'autre métier que celui d'en donner aux intentions les plus pures, il prévient que la fienne n'eft point d'inviter à la folitude; il prouve qu'elle ne convient pas au plus grand nombre, & que tous ces fyftêmes célèbres d'une fuite entiere du monde, font impraticables quand on les examine férieufement: » il eft noble, j'en conviens, de fe rendre

» indépendans des hommes & de se suffire à „ soi-même, mais il est certainement aussi beau » de vivre au milieu de la société, de savoir „ s'y rendre utile & aimable. " (*page* 5.) La derniere partie de cette proposition est très-vraie, mais la premiere ne l'est assurément pas aussi généralement. Il est heureux, *noble* n'est pas le mot, de se rendre indépendant des services manuels des hommes, de savoir exister sans emprunter des bras & des jambes; il est utile de savoir vivre seul quand des circonstances de différens genres nous tiennent éloignés, souvent même pendant très-longtems, de sociétés honnêtes, & il n'y a rien de si malheureux, ni de si petit, que d'avoir constamment besoin de compagnie, de ne savoir exister que dans la foule, de s'endormir dès que l'on n'est pas coudoyé, & d'attendre impatiemment l'heure de la société qui doit nous délivrer de nous-mêmes; mais placés ici pour y vivre avec nos semblables, il ne peut jamais être noble de savoir s'en rendre indépendant, en se suffisant à soi-même quand il n'en résulte aucun avantage pour cette société dont l'intérêt doit être le but final de tous ses membres; & c'étoit sans doute l'idée de M. ZIMMERMAN; mais, ou

il ne s'eſt pas exprimé avec aſſez de préciſion, ou, ce qui eſt plus probable, ſes expreſſions ont été mal traduites.

Il faut vivre avec ſes ſemblables,
Ou bien la vie eſt un long deuil.

Il examine enſuite qui ſont ceux à qui convient la ſolitude ; il préſente ſes avantages & ſes inconvéniens. Je ne le ſuivrai point dans tous les détails dans leſquels il entre ſur ces deux articles ; mais par-tout on trouve des idées ſublimes, la plus grande ſagacité dans les vues, une extrême ſageſſe dans les applications, beaucoup d'habileté dans le choix des exemples, & ce que je ne puis trop dire, parce que je ne puis rien dire qui lui faſſe autant d'honneur, ni lui donner aucun éloge qui eut été plus ſelon ſon cœur, par-tout il revient à la Religion, des vérités de laquelle il étoit intimément pénétré. (*) Il montre les reſſources

(*) L'auteur du *Rambler* a auſſi très-bien ſenti les avantages que la Religion tiroit de la retraite. » Les » motifs qui nous portent à bien vivre ſont infinis, » mais ils n'influent ſur notre conduite qu'autant » qu'ils fixent notre attention, qui eſt diſtraite par » les ſoins & les diſſipations du monde ; les tracas » & les plaiſirs effacent peu à peu les ſentimens de

& les consolations, & il donne d'excellens conseils sur les moyens à employer pour adoucir des situations pénibles. On lira toujours cet ouvrage avec autant d'utilité que de plaisir, & il fit le plus grand honneur à son auteur; mais cet auteur est-il cependant toujours juste dans toutes ses décisions; a-t-il toujours tenu la balance parfaitement égale entre les avantages de la société & ceux de la solitude? L'amitié ne peut pas s'aveugler au point de le penser ainsi, je l'ai déja dit plus haut, & j'en ai expliqué les raisons; son goût le portoit plus souvent à l'amour de la solitude qu'à celui de la société, & sans qu'il s'en doutât, ce goût s'est empreint dans son ouvrage: on ne peut point non plus se dissimuler que l'on y voit des traits qui décélent l'état de ses nerfs; on pourroit dire dans quelques endroits, dans peu il est vrai, ici l'auteur étoit hypocondre, peut-être même il avoit un peu d'humeur; les nobles qui ne sont que vains & ignorans, & les petites villes reviennent trop souvent, & c'est l'humeur qui les ramène.

» piété, & il est nécessaire d'affoiblir les tentations
» auxquelles le monde nous expose, en le quittant
» de tems en tems." *Tom. I.* n°. 7.

Après avoir lu cet ouvrage, on feroit porté à croire que M. ZIMMERMAN étoit un homme févère, cauftique, brufque même dans la fociété; mais on a déja vu qu'il ne l'étoit point. „ Il y avoit une différence frappante entre fa „ maniere d'être & le ton de fes écrits; tou„ jours doux, poli, complaifant dans la con„ verfation, incapable de dire jamais un mot „ offenfant : il étoit fatyrique, & avoit moins „ d'urbanité, dès qu'il avoit la plume à la „ main. Dans le commerce, les convenances „ de la fociété & la douceur de fon caractère „ le retenoient; retiré dans fon cabinet, fon „ énergie, l'amour de la vertu & fon averfion „ pour le ridicule, l'emportoient; il n'avoit „ plus affez de ménagemens;" (*) & c'eft précifément comme cela que je l'avois vu ici; fon aménité étoit foutenue dans la fociété, mais il faififfoit les caractères avec la plus grande promptitude : la fottife, les ridicules, les travers de l'efprit le frappoient fur le champ; & rentré dans mon cabinet, il les peignoit avec les couleurs les plus vives.

(*) Il avoit bien fenti lui-même cette contrariété apparente, puifqu'il l'avoit déja expliquée. (*Solitude*, pag. 146 & 147.)

Cet ouvrage fur la *Solitude* fit une grande fenfation, non-feulement en Allemagne, mais chez toutes les perfonnes qui lifent l'allemand, & il lui procura une correfpondance qui lui fit un véritable plaifir; celle de l'Impératrice de Ruffie, à qui fon livre étoit parvenu fans qu'il y eut aucune part, & même fans qu'il s'en doutât; il n'étoit pas naturel, en effet, de penfer à lui offrir un ouvrage qui peint fi bien le bonheur dont on peut jouir en fe retirant du monde. Cette Princeffe en fut fi contente qu'elle voulut en faire elle-même fes remerciemens à l'auteur. „ Le 26 Janvier 1786, un „ courier expédié par M. DE GROSSE, en- „ voyé de Ruffie à Hambourg, apporta à M. „ ZIMMERMAN une petite boëte dans laquelle „ il y avoit une bague enrichie de diamans „ d'une groffeur & d'une beauté extraordi- „ naire, avec une médaille d'or qui portoit „ d'un côté la figure de l'Impératrice, & de „ l'autre, la réforme heureufe de la Monarchie „ Ruffe. Enfin, la Princeffe y avoit joint un „ billet de fa main, contenant ces paroles re- „ marquables: à M. ZIMMERMAN, confeiller „ d'Etat & médecin de S. M. Britannique, „ pour le remercier des excellentes recettes „ qu'il a donné à l'humanité dans fon livre

» ſur la Solitude. " Ce billet étoit accompagné d'une lettre de M. DE GROSSE, qui lui propoſoit de la part de l'Impératrice, de venir paſſer quelques mois dans la belle ſaiſon à Pétersbourg, parce qu'elle déſiroit de faire ſa connoiſſance perſonnelle. Sa lettre à l'Impératrice ne fut pleine que des expreſſions de ſa reconnoiſſance ; mais il écrivit à M. DE GROSSE qu'il craignoit de ne pouvoir pas faire le voyage ſans danger pour ſa ſanté ; que cependant ſi S. M. continuoit à le déſirer, il l'entreprendroit. L'Impératrice l'en diſpenſa ellemême, de la façon la plus gracieuſe, en lui écrivant „qu'elle ne vouloit point que ſa „ ſanté ſouffrit du plaiſir que ce voyage lui „ auroit fait." Cette correſpondance continua réguliérement pendant ſix ans, juſques au commencement de 1792, que l'Impératrice la ceſſa tout-à-coup. Les ſujets les plus ordinaires de leurs lettres étoient la politique, la littérature, la philoſophie. » On trouve dans toutes » celles de l'Impératrice les ſentimens les plus » élevés & une aménité enchantereſſe. " Il n'étoit jamais queſtion de médecine ; mais elle lui diſoit ſouvent, & paroiſſoit déſirer qu'il le dit publiquement, que ſa ſanté étoit excellente, & ne lui coûtoit pas trente ſols par an. Cependant

dant elle lui fit propofer, fans paroître elle-même, de s'établir à Pétersbourg, en qualité de fon premier médecin; & l'on offrit jufqu'à dix mille roubles de penfion. Quand M. ZIMMERMAN eut refufé, elle le chargea de lui procurer de jeunes médecins & de jeunes chirurgiens, tant pour fes armées que pour les villes de l'Empire où il en manquoit: plufieurs de ceux qu'il envoya font devenus riches & heureux; & en reconnoiffance du fervice qu'il avoit rendu à fes Etats, elle lui fit remettre la croix de l'ordre de *Wladomir:* une autre fois elle lui avoit envoyé les deux beaux médaillons en or, gravés à l'honneur de MM. ORLOFF, à l'occafion de la pefte de Mofcow & de la deftruction de la flotte Turque.

Dans le voyage que M. ZIMMERMAN avoit fait à Berlin, il avoit eu, à Potzdam, une fort longue audience du Roi, & il en écrivit les principales circonftances à un ami qui communiqua fans doute fa lettre à quelque indifcret; elle fe répandit mutilée & falfifiée, & fut même imprimée à l'infçu de l'auteur, qui la fit réimprimer à la fin du voyage à Potzdam, en 1786. Dans cette converfation le Roi, fans le confulter précifément, lui avoit déja parlé de fa fanté, & voici ce qu'il m'en écrivit quand

il fut de retour à Hanovre. » Le Roi se porte
„ bien à présent, mais il a toutes les années
„ quelques accès de goutte, dont les douleurs
„ commencent ordinairement à se manifester
„ dans le bas-ventre par des coliques affreu-
» ses, puis elles passent aux jambes & aux
„ mains; pendant ce tems-là, on le drogue
„ sans-cesse, & sur-tout on lui donne du cam-
„ phre pour le faire suer, ce qui me semble
„ devoir prolonger les accès. Il est d'ailleurs
„ sujet au flux hémorrhoïdal & aux coliques
„ hémorrhoïdales, & infiniment sensible; cinq
» grains de rhubarbe sont pour lui une forte
„ purgation; il ne peut supporter aucun froid."
Ce fut un froid humide auquel il fut exposé pendant quelques heures, en faisant les revues en Silésie, dans l'automne de 1785, qui hâta vraisemblablement sa mort, en le jettant dans cet état d'asthme, & bientôt d'hydropisie pour lequel il appella M. ZIMMERMAN par deux lettres très-flatteuses, l'une du 6, l'autre du 16 Juin 1786; il arriva à Potzdam le 23 Juin, & y resta jusqu'au 11. Juillet: (*) il vit au premier coup-d'œil qu'il n'y avoit aucune ressource, & il se garda bien de fatiguer un corps

(*) Le Roi mourut le 17 Août.

affoibli & irritable par des remèdes actifs qui auroient augmenté la foiblesse & occasionné des symptômes violens, sans produire aucun bien. De retour à Hanovre, il donna une histoire de ce voyage qui est remplie de faits intéressans; qu'on lit toujours avec grand plaisir, & dont on a deux traductions françaises. (*)

Il avoit suivi, dès sa jeunesse, l'histoire du Roi de Prusse, avec cet intérêt avec lequel l'homme de génie suit la marche du grand homme; & j'ai dans ses lettres, pendant la guerre de sept ans, des preuves de son admiration & de son attachement pour lui: l'accueil qu'il en reçut en 1771, augmenta ces sentimens; & dès ce moment, tout ce qui intéressoit ce Monarque, tout ce qui pouvoit le peindre, lui devint précieux.

En 1788, quand le Roi d'Angleterre fut malade, le Ministère d'Hanovre l'envoya en Hollande pour être plus près de Londres, s'il devenoit nécessaire qu'il y passât; il resta dix

(*) *Entretiens de* FREDERIC, *Roi de Prusse, avec le Dr.* ZIMMERMAN, 12. Paris 1790. L'autre traduction, 8°. Lausanne 1790. C'est à la fin de l'édition de Paris que l'on trouve, sous le titre de *Supplément*, p. 241, l'histoire du voyage à Berlin, en 1771.

jours à la Haye, & ne repartit que quand le danger fut paſſé.

L'appel de M. ZIMMERMAN par un Roi qui ſe connoiſſoit auſſi bien en hommes, ſon envoi en Hollande par un Miniſtère qui, depuis vingt ans, étoit témoin de ſon habileté, pour y être à portée de ſécourir un autre Roi entouré de médecins d'une grande réputation, ajoutoient de nouveaux & de beaux fleurons à ſa célébrité comme praticien, le flattoient ſans doute infiniment, & lui faiſoient éprouver ce ſentiment doux que donne la conſidération publique : il étoit aimé, il jouiſſoit de la confiance du Prince & de la ville auxquels il s'étoit voué & de celle de tout le Nord ; il avoit des amis, ſa fortune étoit très-honnête ; & le Gouvernement, pour lui marquer ſon contentement, augmenta ſa penſion de 400 écus : il ſavoit s'occuper, il jouiſſoit du bonheur domeſtique le plus complet, & le bonheur domeſtique eſt le premier de tous ; il fut donc ſans doute heureux, autant au-moins qu'on peut l'être avec des douleurs fréquentes & cette diſpoſition à l'hypocondrie qui, dans ſes momens de force, eſt le pire de tous les maux, puiſqu'elle ôte la jouiſſance de tous les biens.

Il feroit bien naturel de le penfer ainfi; mais peut-on jamais juger du bonheur de quelqu'un par ce que l'on connoît de fes circonftances extérieures ? C'eft à cette époque que commence une fuite de chagrins qui ont rendu fes dernieres années amères, & qui eurent deux caufes différentes.

On avoit critiqué avec la plus grande aigreur fa lettre fur fa préfentation au Roi en 1771 ; & fans doute l'éditeur qui la fit imprimer fans l'aveu de l'auteur, avoit eu tort: on critiqua plus amèrement encore la rélation du voyage de 1786, qu'il étoit cependant bien naturel de publier, mais dans laquelle on trouva des épifodes, & entr'autres celle fur l'irréligion des Berlinois, qui irriterent, ou fervirent de prétexte à des gens qui vouloient s'irriter. Des nerfs mobiles fe fâchent lorfqu'il ne faudroit que fourire & fermer le livre: ce fut une caufe de peines pour lui; mais cela ne l'empêcha point de s'occuper d'autres ouvrages dont le même Héros étoit encore l'objet: il oublia qu'écrire l'hiftoire des Rois du vivant de leurs contemporains, c'eft l'écrire trop tôt; & que l'on ne permet d'en parler qu'à ceux qui ne les ont jamais connu. Il aimoit ce Prince, & bien éloigné de le voir comme l'auteur de la

Monarchie Prussienne le peignoit, dès que cet ouvrage eut paru en 1788, il publia en allemand, *FREDERIC* le Grand *défendu contre le comte de MIRABEAU.* Continuant ensuite à comparer, à éclaircir, à mettre en ordre une multitude de faits qu'il avoit recueillis depuis long-tems, tous ceux qu'il y avoit ajouté pendant les dix-sept jours passés à Potzdam, au milieu d'une société qui étoit celle du Roi, & d'autres encore qui lui venoient des sources les plus sûres, il les publia en 1790, en allemand, en 3 vol. in-12. *Fragmens sur FREDERIC le Grand, pour servir à l'histoire de sa vie, de son régne, & de son caractère.*

Privé du plaisir de lire ces deux derniers ouvrages, je n'ai pas même eu celui d'en voir un extrait; mais voici ce qu'il m'en disoit peu de tems après sa publication. „ La plupart des „ faits qui se trouvent dans cet ouvrage, n'a- „ voient point encore été publiés; ils ne se „ trouvent ni dans les *Œuvres* de FREDERIC, „ ni dans ces milliers d'auteurs qui ont écrit „ sur FREDERIC. Je n'ai rien pris d'eux, je „ n'en parle que pour leur montrer poliment „ en quoi ils se sont trompés; mon ouvrage est „ original, excepté que dans le troisieme vo- „ lume, j'ai raconté ce que j'ai vu & entendu

„ à Sans-Souci en 1786, & qu'en général j'ai „ fondu dans ces Fragmens mes deux premiers „ ouvrages sur le même Héros." D'excellens juges m'ont parlé de ce livre avec les plus grands éloges, en s'accordant tous à dire qu'il avoit pu déplaire à beaucoup de gens, & je l'avois pensé en lisant la lettre que je viens de citer: aussi les critiques recommencerent, & il en résulta ce qui résulte toujours des disputes dans lesquelles on met un grand intérêt; on se fâche en lisant la critique, on se fâche en cherchant des armes pour la réponse, & l'on se fâche encore plus en répondant. Ainsi chaque nouvelle critique étoit une source de sensations désagréables pour M. ZIMMERMAN, & usoit sa santé.

La seconde cause de ses chagrins à cette époque, fut l'amour de la Religion, de l'humanité, de l'ordre; & ce fut celle qui lui porta le coup mortel. Il pouvoit dire,

Homo sum nihil humani à me alienum puto. (*)

& en effet, tout ce qui pouvoit intéresser le bonheur, non-seulement des individus, mais

(*) Je suis homme, rien de ce qui touche l'humanité ne m'est étranger.

des hommes en général, lui étoit cher, & l'étude de la morale & de la politique, comme on a pu en juger par l'*Orgueil national*, la *Solitude*, & ses ouvrages de médecine même, l'avoit souvent occupé; il les connoissoit très-bien & y revenoit toujours avec plaisir. Il avoit lû & médité l'*Esprit des loix*; il s'étoit fort occupé du *Contrat social*; il avoit très-bien vû ce qu'il avoit de bon & la facilité que l'on trouveroit à tirer de plusieurs endroits des conséquences dangereuses; facilité d'autant plus grande, que dans un autre ouvrage, l'auteur sappoit les principes religieux qui sont le seul frein sur des desseins pervers. Cependant cet ouvrage fit, quand il parut, une très-forte sensation; c'étoit le livre chéri d'hommes du plus grand mérite, qui incapables d'abuser des principes erronnés que l'on y trouve, le vantoient avec trop de chaleur. La Société patriotique de Schintznach, aujourd'hui d'Olten ou d'Arau, dont j'ai déja parlé, étoit composée d'hommes aussi distingués par leur mérite que par leurs lumières, & plusieurs partageoient l'admiration générale pour ROUSSEAU. Deux de ses membres, Zuricois l'un & l'autre, & bien éloignés d'idées destructives de l'ordre, MM. B. & F. firent dans une assemblée des discours qui

étoient abſolument dans ſon ſyſtême, & cela preſqu'au moment où l'on eut à *Genève* & dans ce pays des preuves du danger de ce ſyſtême. *Genève* fut quelque tems en feu, & quoiqu'il parut éteint, c'eſt ce même feu qui a bouleverſé, il y a cinq ans, cette belle ville, dans laquelle j'avois vu, pendant pluſieurs années, une réunion de toutes les circonſtances propres à aſſurer le bonheur d'un Etat, plus complette qu'elle n'a jamais été ailleurs. Dans ce Canton, „ deux vaſſaux refuſerent „ de prêter hommage, il fallut les y forcer en „ les menaçant de la confiſcation; un troiſie- „ me refuſa de payer une cenſe de quelques „ ſols ſur un arpent de vigne." Tout cela devoit attirer l'attention d'un Gouvernement prudent: les aſſemblées furent interdites à Schintznach, & les hommes du Canton qui tenoient fortement à cette ſociété, parce qu'en ſentant qu'on avoit pu blâmer quelques diſcours, ils étoient convaincus de la pureté des intentions, eurent quelques déſagrémens. M. ZIMMERMAN étoit un de ſes partiſans les plus zélés, & il vit cette prohibition avec regret; mais en ſoumettant ſon jugement à ceux d'hommes dont il connoiſſoit ſi bien la ſageſſe, il n'en fut que plus empreſſé à examiner les principes de

Rousseau, à les comparer à ceux d'autres Législateurs ; à s'occuper de ce qui peut être le mieux dans le gouvernement des Peuples, à ce qui peut faire leur bonheur ou leur malheur. Appellé par son ouvrage sur la *Solitude*, à l'examen des dogmes de plusieurs sectes, cette étude se lia à celle des Gouvernemens, parce que les sectes doivent par-tout être l'objet de leur attention ; elles sont l'œuf du coucou déposé dans le nid des chardonnerets, & qu'on ne laisse point grandir impunément. Il ne se fut pas plutôt apperçu du danger des sectes, qu'il les cherchoit, & étoit très-heureux à les découvrir. En Novembre 1762, il me fit le portrait d'un homme aimable, que je voyois souvent & que je voyois avec plaisir, quoique je lui connusse quelques singularités dans les opinions religieuses sans me douter de leur danger, mais que mon ami connoissoit bien mieux que moi ; il connoissoit bien mieux aussi ses relations avec un étranger qui étoit ici pour des maux très-graves, & que je voyois au moins une fois par jour. „ Pourquoi le M. „ D. D. M. qui est tout à la fois Pythagori- „ cien, Platonicien, Origeniste, Leibnitzien & „ Mallebranchiste, qui voit dans la Bible le „ systême de Copernic, & celui de la mé-

„ tempſycoſe, qui entend des voix, qui a
» des viſions & des révélations, pourquoi un
» tel homme a-t-il converti le ſage K.? Pour-
„ quoi celui-ci fait-il imprimer les ouvrages de
„ l'enthouſiaſte? Parce qu'il a auſſi des révé-
„ lations, parce qu'une Dame de Copenhague
„ qui avoit beſoin de ſon ſecours ſpirituel,
„ lui apparut en ſonge, & que quelques ſemai-
„ nes après, la Dame arriva dans ſes terres,
„ & lui dit avoir eu une révélation qui lui
„ ordonnoit d'aller le chercher."

En allant au Nord, qui, depuis quelques ſiécles, eſt le berceau des ſectes, comme le Midi l'étoit autrefois, M. ZIMMERMAN ne les perdit pas de vue; il en vit naître une ſous ſes yeux qui fixa toute ſon attention, & qui méritoit celle de tout l'univers, puiſqu'il paroît que ſon but eſt en dernier reſſort la deſtruction de toute Religion & de tout ordre, par-là même de tout bonheur parmi les hommes; c'eſt celle de la *ſociété ſecrette des Illuminés* d'Allemagne, que l'on dit abſolument différens des Illuminés ou Martiniſtes de France, qui leur paroiſſent plus ridicules que dangereux, (*) qui tien-

(*) Je n'ai point vu l'expoſition de foi de cette ſecte, & j'ignore ſi elle l'a publiée; mais elle eſt bien

nent aux anciens Rose-croix, & que l'on a appellé par dérision en allemand *Erleuchtete*. On a vu successivement les sectes du Mesmerisme, du Cagliostrisme & du Martinisme, remplir toutes les conversations en France; admirées par les femmes de tous les ordres, qui ayant la manie des sciences physiques se croyoient des BAILLY ou des LAVOISIER quand elles avoient répété quelques phrases qu'elles ne comprenoient pas; embrassées, protégées, professées par beaucoup de petits hommes à grands noms, & par quelques hommes de beaucoup d'esprit séduits par l'amour du merveilleux & par le plaisir de défendre, de rendre même plausibles, les opinions les plus absurdes; courues par la tourbe des désœuvrés, pour qui tout ce qui peut les sortir un moment de leur nullité est précieux; profondément méprisées par tous les hommes éclairés; les deux premieres sont mortes & oubliées; (*) & si la troisieme existe encore,

---

attrayante par un de ses attributs généralement connu, & sans doute bien prouvé; celui de l'évocation des morts.

(*) Le rapport des Commissaires nommés pour l'examen du magnétisme, rédigé par feu M. BAILLY, est un chef-d'œuvre qui en démontre la nullité; mais

c'eſt d'une exiſtence bien foible, & qui laiſſe craindre à chaque inſtant, un évanouiſſement mortel. Mais il n'en eſt pas de même de l'ordre ſecret des Illuminés d'Allemagne, qui a fait des progrès rapides. M. ZIMMERMAN en connut tous les principes, il ſentit tout leur danger, il s'en occupa fortement, & chercha à en occuper ceux à qui il importoit d'en prévenir les effets.

Que cette ſecte, dont je dois néceſſairement parler, mais dont je ne parle qu'à regret, parce

---

la raiſon n'a jamais guéri de l'enthouſiaſme; le ridicule le combat bien plus ſûrement. Le Lieutenant de Police qui jugea qu'il ne falloit ni tolérer plus longtems ce délire, ni ſévir contre, ſe rappella ſans doute que rien n'avoit pu empêcher tout Paris de courir au médecin de *Chaudray*; mais que l'on en avoit fait le ſujet d'une ſcène très-plaiſante dans une fort jolie comédie, & que depuis lors on n'en avoit plus parlé: il employa le même moyen; on joua une piéce pleine d'eſprit, *les Docteurs modernes*, & il ne fut plus queſtion de *Baquets*, de *ſomnambuliſme* & *d'être en rapport*. D'autres ſectes en médecine, venues du Nord depuis quelques années, plus dangereuſes que le Meſmeriſme, & qui ont auſſi trouvé des enthouſiaſtes, (quelle eſt l'opinion extravagante qui puiſſe craindre de n'en pas trouver,) mériteroient bien de nouvelles repréſentations de cette comédie.

que je n'en connois rien par moi-même, (*) que cette secte, dis-je, soit celle des francs-maçons ou des jésuites ; ce qui paroît très-peu vraisemblable, puisque l'on ne connoît point de doctrine aux premiers qui sont devenus un instrument entre les mains des illuminés, & que l'on ne trouve rien dans toutes les inculpations faites à la doctrine des derniers par PASCAL, par plusieurs Parlemens de France, & par un anonyme dans un pamphlet totalement ignoré, (*) qui ressemble à celle des illuminés

---

(*) Il a paru sans doute plusieurs ouvrages en allemand sur les Illuminés ; je ne connois en français, il se peut qu'il y en ait d'autres, que MIRABEAU *de la Monarchie Prussienne,* sous FREDERIC le Grand ; *Histoire secrette de la Cour* de Berlin ; & *Lettres à l'auteur de la Quotidienne*, *par un de ses abonnés.* C'est des lettres de feu M. ZIMMERMAN ; de quelques autres renseignemens, sur la vérité desquels je ne puis avoir aucun doute, & de ces trois ouvrages, que je tirerai ce que j'ai à en dire.

» Les chefs des Illuminés calquerent leur ordre sur » celui des Jésuites, mais en se proposant des vues » diamétralement opposées." (MIRABEAU, *Monarchie Prussienne*, Tom. V. p. 97.

(*) *Mémoire pour Messieurs les Plénipotentiaires assemblés à* SOISSONS, *dans lequel on fait voir combien est préjudiciable à l'Église & aux États la société*

d'Allemagne, il eſt certain qu'il ſe forma en Baviere en 1774 ou 1775, une ſociété, dont on regarde un célèbre profeſſeur d'Ingolſtad comme l'auteur, qui prenant pour déviſe *bonheur du peuple*, & ſuppoſant ce bonheur incompatible avec tous les établiſſemens religieux & civils actuellement reçus, dit détruiſons-les tous, & ſapons-en tous les fondemens. „ L'ordre ſecret des illuminés renfermoit dans ſes „ myſtères, aujourd'hui connus de tout le „ monde, toute la doctrine que les jacobins de „ Paris ont mis en pratique, & il a été prouvé „ par des documens irréfragables qu'elle avoit „ déja avec eux des rélations intimes avant la „ révolution. Détruire la Religion chrétienne „ & renverſer tous les trônes & tous les gouvernemens: voilà ce qui a été depuis 1776, „ le but de l'ordre ſecret des illuminés." (*)

---

des Peres Jéſuites. 12. 1729. Le congrès fut diſſout ſans avoir rien fait, & le Mémoire fut oublié.

Il eſt bien étonnant que ce petit ouvrage très-ſerré, mais très-plein & très-nerveux, n'ait point été réimprimé à l'époque de la ſuppreſſion de cet ordre, & que les Procureurs-généraux qui pourſuivirent ces Religieux avec tant d'acharnement, quand ils ne purent plus ſe défendre, ne l'aient point rappellé.

(*) „ Mais le Ciel peut tout changer en un inſtant;

On ne fit d'abord entendre à ceux que l'on vouloit aſſocier, que *bonheur du peuple*, c'étoit un moyen ſûr de recruter aiſément, & les recrues furent très-promptes & très-nom breuſes; on choiſiſſoit ſur-tout les jeunes gens, qui ne tenant encore fortement à aucune opinion ſaiſiſſent plus facilement celles qu'on leur préſente, & les gens de lettres, qu'il eſt ſi important d'avoir pour ſoi, quand on veut accréditer quelqu'opinion nouvelle. Quand une fois on étoit enrôlé & bien pénétré de cette idée, ſi agréable à ſavourer, *bonheur du peuple*, *travaillons au bonheur du peuple*, on étoit impatient de connoître les obſtacles qui s'y étoient oppoſés, & les moyens à employer pour le procurer; ils étoient préſentés ſucceſſivement.

„ L'ordre a cinq degrés: dans les premiers „ les myſtères ne ſont pas dévoilés, on ne fait

„ Celui qui commande à toutes les mers, Celui au- „ quel les ouragans obéiſſent, Celui dont la main „ ſouleve le globe, comme l'homme foible ſouleve „ un grain de ſable, & dont la Toute-puiſſance eſt „ un objet de dériſion pour les Jacobins de tous les „ pays, peut arrêter cet incendie qui menace toute „ l'Europe, &, pour l'inſtruction des générations „ futures, détruire les ſcélérats par cet incendie „ même dont ils ſont les auteurs. "

» que fonder & préparer les esprits, & peu-à-
» peu ceux que l'on trouve dignes, sont ini-
» tiés plus avant." A l'aide de cette gradation, & en employant ce ton pénétré & onctueux, que savent si bien prendre les missionnaires qui veulent faire des prosélytes, est-il quelques principes qu'on ne vienne à faire goûter? c'est MAHOMET qui persuade à SÉÏDE que c'est un devoir d'assassiner son père. Le nombre des affiliés augmenta beaucoup en très-peu de tems, principalement par les soins du Baron de KN. qui eut le premier, en 1782, l'idée, si heureuse pour l'accroissement de la secte, *d'illuminatiser* la franc-maçonnerie, & qui y réussit depuis Hanovre jusques à Copenhague & à Naples. En 1784, les frères furent démasqués & chassés de la Baviere; en 1788, on fit imprimer à Munich les papiers qu'on leur avoit saisi; mais à en juger par ce qu'en dit le C. de MIRABEAU, ce qu'on fit contr'eux, fut si mal fait qu'on ne les décréditât point. N'arriva-t-il même pas ce qui arrive si souvent, c'est que l'on intéresse à la cause de l'accusé, quand aux vraies accusations on en mêle de fausses?

Dès les commencemens de leur existence, ils s'étoient attachés les meilleurs journalistes & sur-tout les auteurs de la *Bibliothéque uni-*

verſelle, publiée alors à Berlin, qui étoit, & eſt encore un excellent journal, & dont M. ZIMMERMAN n'avoit loué, en 1771, le principal directeur, M. N. comme un des hommes de lettres d'Allemagne, les plus inſtruits, les mieux inſtruits & les plus aimables. Peu de tems après le voyage de M. ZIMMERMAN à Potzdam, il s'y établit un autre journal dont les directeurs étoient M. G. Conſeiller du conſiſtoire à Berlin, & M. B. Bibliothécaire du Roi. Pluſieurs collaborateurs gardoient l'incognito. Ce journal étoit dans les principes des illuminés: parmi d'excellentes pièces qui lui donnoient beaucoup de vogue, les fideles alliés de l'ordre ne ceſſoient de crier contre la ſuperſtition & les préjugés de la Religion. Les édits que le Roi régnant publia contre les écrits de ce genre, ne firent qu'animer leur ardeur; & pour pouvoir crier impunément, ils aſſurerent que toute l'Allemagne étoit en danger de tomber ſous le joug des jéſuites, (*) qu'ils s'emparoient de l'eſprit de tous les Princes, & qu'une

(*) Cet ordre avoit toujours eu moins d'influence en Allemagne qu'en France & au Midi, & il y étoit encore plus oublié qu'ailleurs : ainſi l'on peut juger combien cette crainte étoit chimérique.

partie des Princes proteſtans alloit ſe faire catholique. Dans les deux ouvrages que M. ZIMMERMAN publia en 1788, ſur le Roi de Pruſſe, il perſiffla cette crainte des jéſuites. C'eſt à la même époque que le C. de MIRABEAU expoſa les principes des Illuminés, qu'il avoit adopté à Berlin, comme un projet *beau, noble, grand*; & peut-on rappeller cette circonſtance ſans s'étonner, ou que le Cabinet de Verſailles n'ait pas connu ſon ouvrage, ou que le connoiſſant, il n'ait pas prévu que tout ce qui eſt arrivé arriveroit, ſi on laiſſoit influencer les États-Généraux, par le protecteur de ce ſyſtême; ou qu'il ait été aſſez dépourvu de moyens pour n'en trouver aucun d'éliminer de cette aſſemblée un homme contre qui il y avoit tant de titres de réprobation?

L'influence de ce ſyſtême fut ſi marquée, qu'il n'y a pas beſoin de lire dans les journaux l'hiſtoire des travaux des États-Généraux; elle ſe trouvoit dans l'ouvrage du C. de MIRABEAU (*) près de deux ans avant qu'ils s'aſſemblaſſent; & cette funeſte influence eſt bien reconnue aujourd'hui par ceux qui ont voulu remonter aux cauſes des événemens. „ La révolution „ françaiſe n'eſt l'effet ni de la foibleſſe du „ Monarque ... ni de ... &c. &c. La plupart

(*) Page 100.

„ de ceux qui ont paru comme des rois ſur „ cette ſcène de crimes, n'étoient en effet que „ des rois de théâtre qui jouoient, à leur inſçu, „ le rôle qu'on leur avoit fait apprendre..... „ Quel eſt donc le héros, le tyran ou le Dieu „ qui ſe cachant derriere les couliſſes, fait „ mouvoir toutes les machines? Le moteur en „ eſt une ſociété ſecrette de prétendus philo- „ ſophes.... répandus dans tous les pays, affi- „ liés par une aſſociation avec un ferment & „ des grades." (*)

„ On avoit eſſayé de gagner M. ZIMMER- „ MAN. Un certain L. chaſſé depuis lors de „ Berlin parce que l'on découvrit qu'il trâ- „ moit avec les émiſſaires de la Propagande, „ lui propoſa de s'attacher à une ſociété dont „ il diſoit, *qu'elle réformeroit & gouverneroit* „ *bientôt le monde.* Il ſe moqua de L. dans „ *FREDERIC* le Grand *défendu*, & découvrit „ au Public les menées par leſquelles on cher- „ choit à faire des proſélytes. C'étoit irriter „ une guépiere : auſſi dès-lors tous les Jour- „ naux d'Allemagne tomberent ſur lui; ſon „ livre ne fut pas critiqué, mais déchiré; il „ parut pluſieurs brochures pour le réfuter,

(*) *Lettres à l'auteur de la Quotidienne.*

» le noircir, l'insulter; on l'appelloit un ignorant, rampant dans la superstition, & un ennemi de la lumière que des hommes plus éclairés vouloient répandre. Il eut la sagesse de ne rien répondre: irrité cependant par leurs invectives, mais encore plus par les mystères d'iniquité dont il voyoit tous les jours le développement, & animé par le zèle pour le bien de l'humanité, sans répondre à toutes les injures qu'on lui avoit prodiguées, il attaqua de front en 1790, dans son grand ouvrage sur FREDERIC LE GRAND, sans ménagemens & avec toute l'énergie de son ame & de sa plume, toute la bande des illuminés, ou comme il les appelloit, des *Éclaireurs*. Beaucoup d'honnêtes gens s'affligeoient en silence, en voyant tous les maux qui résultoient de la propagation de cette funeste doctrine; mais il fut le premier qui eut le courage d'en développer tous les principes, & de chercher à ouvrir les yeux des Princes d'Allemagne sur les dangers qu'ils couroient, en négligeant de s'opposer aux progrès d'une ligue aussi formidable."

Il prévit tout ce qui arriveroit quelques années après; c'étoit à cette société qu'il attribuoit principalement des événemens qui paroissoient

inexplicables dans l'ordre ordinaire des choſes.
„ La ſituation actuelle de l'Allemagne & de la
„ plus grande partie de l'Europe, tient à la
„ pénurie d'eſprit de la plupart des perſonnes
„ à qui il importeroit le plus d'en avoir, &
„ qui n'ont jamais voulu croire ce qu'on leur
„ a prédit ; à la méſintelligence qui règne par-
„ tout, & quant à l'Allemagne, principalement
„ à l'ordre ſecret des illuminés, dont les vues
„ ſont de détruire la Religion chrétienne, &
„ de renverſer tous les trônes ; & dont on
„ trouveroit des membres dans tous les Cabi-
„ nets des Souverains d'Allemagne, dans les
„ miniſtères, dicaſteres & hautes-cours de juſ-
„ tice, dans les univerſités, dans les collèges,
„ dans les armées même, & (ce qui vous
„ paroîtra incroyable) dont ſont membres des
„ Souverains d'Allemagne, des Prélats catho-
„ liques & un nombre immenſe d'Eccléſiaſti-
„ ques luthériens, catholiques, réformés. "

M. ZIMMERMAN fut bientôt en correſpondance avec un grand nombre de ceux qui voyoient & penſoient comme lui, & cette correſpondance, quoiqu'elle l'intéreſſât infiniment, détruiſoit cependant ſes forces.

Parmi ſes correſpondans, il s'en trouve un auquel il n'avoit pas plus penſé en écrivant

les *Mémoires de* FRÉDERIC, qu'il n'avoit pensé à l'Impératrice de Ruſſie, en écrivant ſon traité de la *Solitude*. En 1791, il reçut des lettres très-preſſantes de M. HOFMAN, homme de beaucoup d'eſprit & Profeſſeur en éloquence à Vienne, qui paroiſſoit très-zélé pour la cauſe du bon ordre, ſe propoſoit de faire un Journal pour la défendre, & lui demandoit des directions, des avis, des matériaux. M. ZIMMERMAN fut très-régulier à lui répondre, & dans pluſieurs de ſes lettres, il lui parla des moyens à employer par les Princes, pour comprimer ces nouveaux bouleverſeurs. Bientôt M. H. lui manda, que l'Empereur (LÉOPOLD II.) protégeoit ſon Journal, & qu'il étoit déterminé à employer toute ſon autorité pour écraſer cette ligue: M. ZIMMERMAN crut, d'après ces diſpoſitions bien connues de ce Prince, pouvoir lui adreſſer un Mémoire dans lequel il avoit réuni tout ce qu'il connoiſſoit des principes de cette ſecte, de leur danger & des moyens d'en arrêter les funeſtes conſéquences. Ce Mémoire lui fut préſenté au commencement de Février 1792, & le 28 il en reçut une lettre dans laquelle il lui témoignoit combien il étoit content de ſon ouvrage, & le prioit d'accepter une marque de ſa reconnoiſſance: c'étoit une

boëte enrichie de diamans & avec ſon chiffre. Une lettre de la perſonne qu'il avoit chargé de préſenter ſon ouvrage & avec qui l'Empereur avoit bien voulu en cauſer, entroit dans de plus grands détails ſur les intentions du Prince, & lui annonçoit qu'il étoit déterminé à employer inceſſamment une partie des moyens qu'il lui avoit indiqué; & que pour étendre l'influence de ſes meſures, il feroit préſenter cette affaire, comme un objet important de délibération, à la diette de Ratisbonne. Il penſoit bien juſte en penſant que le concours de toutes les autorités étoit néceſſaire pour détruire une ſociété auſſi répandue; & ce concours n'avoit point eu lieu juſqu'alors; les perſonnes exilées de Munich avoient été reçues à bras ouverts dans d'autres Cours; un Journal défendu à Berlin par le Roi régnant, ſe réimprimoit à Altona; le Duc de Brunſwick en défendit un dans ſes Etats, qui reparut bientôt dans le Holſtein.

M. Zimmerman fut flatté ſans doute, comme tout autre l'auroit été, de recevoir des marques de l'approbation d'un Juge auſſi éclairé; mais cette circonſtance ne fut qu'une bien petite partie du plaiſir que dût lui cauſer la lettre de l'Empereur. Pour ſe faire une idée de

ce plaisir, il faut se représenter un homme très-fortement, & presqu'uniquement occupé, depuis plusieurs années, d'un fléau tombé sur la terre, dont il a prévu les affreuses conséquences, dont il voit déja des millions de victimes, & dont les ravages s'étendent avec une rapidité effrayante; qui s'est consacré à en découvrir les sources, à en faire connoître tous les dangers, à chercher & à indiquer les moyens de les prévenir; qui n'avoit eu jusques-là aucun succès, qui s'étoit fait une foule d'ennemis par son courage à poursuivre, presque seul, celui de tous, qui avoit été déchiré, & qui enfin voit le plus grand Monarque de l'Europe saisir ses idées, le remercier de son zèle, adopter ses moyens, & mettre la main à l'œuvre pour l'exécution. Mais, après avoir joui avec M. ZIMMERMAN, éprouvons ce qu'il éprouva, en apprenant, quelques jours après, la mort inopinée, & accompagnée de circonstances singulieres, de ce même Empereur; & quel est l'homme honnête qui ne sente pas qu'il en auroit été profondément affligé pour lui-même, s'il eût connu les détails dans lesquels je viens d'entrer? Il est aisé de juger quel coup cette mort lui porta.

M. HOFMAN ayant perdu son Protecteur, fut

perſécuté par ſes ennemis ; on le força d'abandonner ſon Journal, le premier ouvrage de cette eſpece qui ſe fut oppoſé au torrent : on parvint à lui faire perdre ſa place de Profeſſeur & à l'obliger de quitter Vienne ; mais on ne put pas l'empêcher de continuer à écrire avec le même courage.

M. ZIMMERMAN ſe releva bientôt de l'abattement dans lequel l'avoit jetté cet événement, & redoubla d'activité : il étendit ſes correſpondances & publia encore quelques brochures ; il mit ſon nom à quelques-unes ; il crut ſuperflu de le mettre à toutes : on en reconnut pluſieurs à l'énergie des penſées & au feu du ſtile, dont les caractères équivalent à une ſignature pour les lecteurs qui ſavent ce que c'eſt que le ſtile ; mais malheureuſement ces caractères ne ſont pas preuve devant les tribunaux ; & M. ZIMMERMAN eut un procès très-déſagréable, pour n'avoir pas fait attention qu'un homme qui veut déſavouer ſon ouvrage en eſt le maître s'il n'y a pas mis ſon nom en toutes lettres. Il inſéra, en 1792, dans le Journal de M. H. quelques feuilles intitulées *le Baron de Knigge dévoilé comme illuminate, démocrate & ſéducteur des Peuples ;* & il prouvoit ces aſſertions par les écrits mêmes de M. de K.

Parmi les écrits qu'il cita, il s'en trouvoit un anonyme, dont il auroit été difficile de prouver juridiquement qu'il étoit l'auteur : M. le Baron saisit cette circonstance pour présenter le Mémoire de M. ZIMMERMAN comme un libelle calomniateur, & lui intenter une cause d'injure. Ce procès traîna fort long-tems, & ne fut jugé qu'en Février 1795, époque où mon ami étoit déja trop foible, non-seulement pour défendre sa cause, mais même pour y prendre intérêt. On décida qu'il avoit sans doute prouvé que M. de K. étoit un homme dangereux, &c. ; mais que cependant il lui feroit des excuses de l'avoir insulté publiquement, à moins qu'il ne put prouver que le pamphlet anonyme étoit bien de lui, quoiqu'il n'eut pas mis son nom au bas. Les Tribunaux veulent des preuves qui parlent aux sens, & M. ZIMMERMAN s'étoit contenté de celles qui parlent à l'esprit ; il avoit eu tort : mais malgré tous les efforts de l'envie qui présentoit cette affaire sous le jour le plus odieux, est-ce sur lui que le blâme pouvoit tomber ? S'il avoit été en état de faire des excuses, il auroit pu dire : Je vous demande mille pardons, M. le Baron, de n'avoir pas sçu que de vos deux signatures vous n'en reconnoissiez qu'une, & que l'on ne doit point vous

attribuer publiquement vos ouvrages quand ils ne ſont ſignés que de l'autre. Non-ſeulement il écrivoit lui-même, mais il s'employoit à répandre les ouvrages des autres défenſeurs de la même cauſe, ce qui n'étoit pas aiſé; parce que beaucoup de libraires étoient dans les intérêts de l'ordre ſecret, qui le pourſuivoit comme un de ſes adverſaires les plus dangereux. Cependant malgré cette difficulté de faire imprimer ce qui étoit défavorable aux illuminés, il parut en 1793, un petit ouvrage dont j'ignore le titre, dont je crois que l'on ignore encore l'auteur & qui a dû produire un grand effet; c'eſt le rapport d'un homme honnête qui ayant été attiré dans la ſecte, n'y reſta, quand il commença à en connoître les principes, que pour s'inſtruire à fond de toute la doctrine; & qui dévoila enſuite tout ce qui n'étoit pas parfaitement connu; le tout tiré des ſtatuts de l'ordre, écrits de la propre main des chefs.

D'après ce que je viens de dire des principes de la ſociété des illuminés ſecrets, les hommes inſtruits ne remarqueront-ils point que ſi elle eſt coupable de les avoir répandu dans toute l'Allemagne, on ne peut pas la charger de l'horreur de l'invention; tous ne ſe trou-

vent-ils pas dans cette exécrable ſentence, célèbre en France long-tems avant la naiſſance connue des illuminés, & généralement attribuée à Diderot: *le genre humain ne ſera parfaitement heureux & libre que quand on aura étranglé le dernier Roi avec les boyaux du dernier Prêtre.* Quand M. de VOLTAIRE forma une aſſociation, avec ſes amis, pour détruire la Religion qu'il déſigne par le mot d'*infame*, quand il reproche à M. d'ALEMBERT de ne point le ſeconder avec aſſez de vigueur dans ce beau projet, ne doit-on pas le regarder comme un des fondateurs de cet odieux ſyſtême, & n'eſt-ce pas le nom de *Kakophiles*, plutôt que celui de Philoſophes, qu'il faut donner à tous les membres de cette aſſociation? Eſt-ce aux illuminés de Munich, de Gotha, de Berlin & de Brême qu'eſt dû ce nombre effrayant d'hommes dépouillés de tous les principes religieux & moraux, qui s'eſt trouvé, tout-à-coup, dans un pays où leur langue étoit abſolument ignorée, & leur exiſtence à peine connue? Ces obſervations ont-elles échappé à M. ZIMMERMAN? Et ſi l'on vouloit faire une énumération complette des cauſes de la révolution, n'en trouveroit-on pas une bien puiſſante, & bien antérieure à la ſociété Bava-

roiſe, dans une obſervation très-vraie de JOHNSTON, ſur *l'influence de l'exemple:* il n'en fait l'application que des maîtres aux domeſtiques; mais ne s'applique-t-elle également bien, peut-être même avec plus de juſteſſe, des premieres Caſtes aux Caſtes inférieures. „ Lorſqu'ils verront les gens qu'ils ont coutu- „ me de reſpecter, inſulter en face la Religion „ & les Loix, ils ſeront déterminés, par leur „ exemple & leur conduite, à les braver à „ leur tour, ſelon que leurs beſoins & leurs „ inclinations l'exigeront; ce qui procurera „ une entiere liberté à toute l'eſpece humai- „ ne.... Tous les ſentimens d'humanité, les „ ſimpaties de l'amitié, les ſoins d'une famille, „ la ſollicitude pour le bien d'autrui, toutes „ ces affections domeſtiques & ſociales, qui „ cauſent tous les jours tant de ſoucis & d'em- „ barras, diſparoîtront, & feront place à une „ ſucceſſion perpétuelle de plaiſirs! On bannira „ du monde toutes les réflexions ſérieuſes, ſur- „ tout celles ſur l'autre vie; ce ſont les plus „ inquiétans, mais heureuſement elles ſont mal „ fondées. (*)

Profondément pénétré de l'importance de ſa cauſe, M. ZIMMERMAN ſe livra à des travaux qui

(*) THE RAMBLER, N°. 100.

détruifoient rapidément fa fanté ; non-feulement parce qu'une forte occupation de l'ame l'ufe plus que rien d'autre, mais auffi, parce que quand il travailloit à quelque ouvrage, fon genre de vie changeoit d'une façon défavantageufe : il prenoit plufieurs heures fur fon fommeil du matin, & avoit travaillé très-long-tems avant que de commencer fes vifites : le foir, après avoir fini fes affaires, au lieu d'aller fe repofer & fe diftraire en fociété, il fe remettoit de nouveau au travail & le prolongeoit fouvent très-tard. Ainfi l'on voit que fon ame étoit dans une action continuelle, & que fon corps n'avoit pas le repos qui lui étoit néceffaire : il fe foutint cependant encore fort bien pendant plufieurs années, & le 4 Octobre 1794, il m'écrivit une lettre dans laquelle il y a la même force, la même jufteffe, la même précifion que dans toutes les précédentes ; il y préfentoit avec netteté les progrès de la fociété qui devenoit tous les jours plus dangereufe : „ elle eft maîtreffe „ de prefque toutes les preffes, de tout le „ commerce de librairie, de tous les journaux „ allemands & de toutes les Cours. Les caufes „ des malheurs de cette derniere campagne „ font les mêmes que celles des événemens de „ Châlons en 1762." Cette même lettre ren-

fermoit l'expreſſion la plus touchante des ſentimens de joie qu'il avoit eu en apprenant ma guériſon; mais il y avoit un article tracé par la plus profonde mélancolie, & qui me fit la plus grande peine. „ Je cours riſque de devenir encore cette année un pauvre émigré, „ forcé d'abandonner ſa maiſon avec la chere „ compagne de ſa vie, ſans ſavoir où donner „ de la tête, où trouver un lit pour y mourir." On pouvoit ſans doute craindre à cette époque l'invaſion de l'Électorat, le ſac d'Hanovre & la néceſſité de l'abandonner, ſi les négociations n'avoient pas ſauvé le pays que les armées ne défendoient pas: mais la façon dont M. ZIMMERMAN exprimoit ſes craintes, annonçoit le plus grand accablement. J'y vis une ame dont les reſſorts commencent à mollir, & qui n'oſoit plus dire, comme il auroit pu le faire à ſi juſte titre, *je porte tout avec moi.* Je ne négligeai rien pour relever ſon courage, & je le ſollicitai de venir chez moi avec Madame, dans un pays qui étoit le ſien, où il jouiroit dans la plus parfaite ſécurité, de toutes les douceurs de la paix & de celles de l'amitié. Il me répondit en Décembre, & une partie de ſa lettre reſſembloit à celles d'autres fois; mais la triſteſſe & l'affaiſſement s'y

montroient

montroient encore plus fortement, & il avoit été accablé par une maladie de Madame, que malheureusement il vit d'abord plus grave qu'elle n'étoit ; il fut obligé de mettre trois jours à m'en écrire les détails, qui, en d'autres tems, ne lui auroient pas pris une heure, & il finissoit par *je vous en conjure pour la derniere fois peut-être de ma vie*, &c. Cette impossibilité d'écrire quelques pages, cette idée que l'on n'écrira plus à son ami, & malheureusement l'événement la justifia, l'idée encore fixe de devoir quitter Hanovre, quoique les circonstances eussent absolument changé, tout m'indiquoit la perte dont j'étois menacé.

Dès le mois de Novembre, il avoit perdu le sommeil, l'appétit, les forces, & maigri sensiblement; cet état de dépérissement alla toujours en augmentant: en Janvier il faisoit encore quelques visites de malades en carrosse, & tomboit souvent en foiblesse au haut de l'escalier; il lui en coûtoit d'écrire une recette ; il se plaignit même quelquefois de confusion dans la tête, & il quitta toute occupation : on crut d'abord que c'étoit une chimère d'hypocondrie ; mais on s'apperçut bientôt que la profonde mélancolie ne lui permettoit pas de suivre long-tems le fil de ses idées. Il lui arriva ce qui est

arrivé à tant d'hommes de génie ; une idée forte l'emporte ſur toutes les autres ; elle ſubjugue l'ame qui ne peut plus l'éloigner, ni la perdre de vue. Conſervant toute ſa préſence d'eſprit, toute la netteté & la juſteſſe de ſes idées ſur tous les autres objets, mais n'aimant plus à s'en occuper, n'étant plus capable d'aucun travail, ne donnant même plus ſes conſeils qu'avec peine, il voyoit continuellement *l'ennemi dévaſtant ſa maiſon ;* comme PASCAL voyoit toujours un globe de feu à ſes côtés, M. BONNET, l'homme le plus honnête qui le vole, & SPINELLO, le diable vis-à-vis de lui. En Février, il commença quelques remèdes, ou qu'il s'ordonnoit, ou que lui conſeilloient les médecins qu'il conſulta : au commencement de Mars, il déſira mes conſeils ; il n'étoit déja plus en état de décrire ſa maladie, ce fut Madame qui s'en chargea ; je lui répondis ſur le champ ; mais de quelle utilité peuvent être les directions d'un médecin abſent, dans une maladie dont la marche eſt très-rapide, quand il y a néceſſairement près d'un mois entre le conſeil demandé & le conſeil reçu ? Son état empira ſi fort que M. WICHMAN, qui lui donnoit ſes ſoins, crut qu'un voyage & un changement de lieu feroient les meilleurs re-

mèdes. On se décida pour Eutin, dans le Holstein : en passant à Lunebourg, on consulta M. LENTIN, l'un des médecins d'Allemagne en qui il avoit le plus de confiance : mais M. ZIMMERMAN, qui si souvent inquiet sur sa santé, avoit cependant eu la sagesse de faire peu de remèdes, & qui ne les aimoit pas, trouva toujours une foule d'objections à opposer aux meilleurs conseils, & ne fit rien. Arrivé à Eutin, un ancien ami & sa famille lui prodiguèrent toutes les caresses de l'amitié; il y fut sensible & parut légérement mieux. M. HENSLER vint le voir depuis Kiel, & lui donna des conseils très-bons sans doute, mais toujours irréguliérement suivis, & par-là même toujours inutiles; enfin, au bout de trois mois, en Juillet, il voulut revenir à Hanovre, & il rentra dans sa maison avec la même idée avec laquelle il en étoit sorti, il la vit dévastée, & se crut entiérement ruiné. Je lui écrivis pour le solliciter d'aller à Carls-Bad : ce voyage n'étoit plus possible; le dégoût, l'insomnie, la foiblesse augmentoient rapidement; il ne prenoit presque plus aucune nourriture, soit parce que le dégoût étoit insurmontable, soit parce qu'elle le faisoit souffrir; soit peut-être aussi, comme M. WICHMAN l'a cru, par

cette cruelle illusion qu'il n'avoit pas un sou. La trop grande application, les peines de l'ame, les douleurs, l'insomnie, & enfin le manque de nourriture suffisante firent sur lui l'effet du tems & hâterent la vieillesse: à soixante-six ans il étoit dans un état de décrépitude complette, & son corps étoit un vrai squelette. Il prévoyoit bien l'issue de la maladie: plus de six semaines avant sa mort, il disoit à ce même Médecin, je mourrai lentement, mais bien péniblement; & quatorze heures avant que d'expirer, *laissez-moi seul, je me meurs:* ce devoit être un sentiment bien doux au milieu de tant de maux absolument incurables, & quand on a vécu comme il avoit vécu. Enfin, cet excellent homme expira le 7 Octobre 1795.

Les personnes qui auront lu avec quelque attention ce que j'ai dit de M. ZIMMERMAN, trop longuement peut-être & sûrement avec trop peu d'ordre, jugeront aisément qu'il réunissoit un génie vaste & original, une imagination brillante, beaucoup d'esprit, un jugement exquis & des connoissances très-étendues, non-seulement en médecine, mais en politique, en morale, en histoire, en littérature ancienne & moderne. L'*Orgueil national*, l'*Expérience en médecine*, le traité de la *Solitude*, sont des

ſujets abſolument neufs, dont qui que ce ſoit ne s'étoit occupé, qu'il avoit créé, & ſur leſquels il n'a point donné des ébauches, mais des ouvrages finis. Son ame étoit pure, ſon cœur excellent; perſonne ne fut jamais plus attaché à tous ſes devoirs; il étoit bon fils, bon mari, bon pere: l'amitié étoit chez lui un ſentiment tout de feu; & ſi dans des momens d'inquiétude, il avoit eu les plus légers torts avec ſes amis, il les réparoit avec toute la cordialité & la grace poſſibles. La reconnoiſſance étoit un de ſes caractères marquants: il n'avoit pas oublié, à la fin de ſes jours, les plus petits ſervices qu'on lui avoit rendus il y avoit longues années. La ſenſibilité de ſes nerfs lui a quelquefois fait du tort; elle a peut-être mis quelques légères diſparates dans ſa conduite, qui peuvent l'avoir fait mal juger par ceux qui ne le voyoient que peu; auſſi ſa premiere femme diſoit en mourant: *mon pauvre* ZIMMERMAN, *qui te comprendra?* Peut-être cette même mobilité l'a quelquefois arrêté dans ſa carrière; & ſa veuve déſolée écrivoit, quel homme ç'eût été, ſi ſes nerfs ne l'avoient jamais commandé! Ce ſont ſes nerfs qui lui donnoient, dans quelques circonſtances, une eſpece de puſillanimité bien éloignée

de la force de son caractère. Ce sont ses nerfs seuls qui trembloient à Sans-Souci, en approchant de la chambre du Roi. (*) Quel que fut le génie de FREDERIC, celui de ZIMMERMAN avoit-il quelqu'un à redouter? Aussi le tremblement ne dura pas long-tems, il finit en approchant du Roi, & ils causerent d'homme à homme.

Ce n'étoit assurément pas le cas ici; mais si l'homme médiocre doit craindre quand il est en conversation avec l'homme de génie, la timidité n'a-t-elle pas dû souvent se trouver du côté des Princes?

Ce même état de ses nerfs le rendoit infiniment trop sensible à ces petits *désappointemens* dont la vie est semée, que l'on doit sentir comme on sent les variations désagréables de l'air, mais dont il n'est pas permis de s'occuper; je l'en ai vu quelquefois affecté au point d'en être méconnoissable. Il vouloit un jour que je quittasse Lausanne, parce qu'en nous promenant hors de la ville, nous avions été surpris par une pluie très-abondante &

(*) En carrosse, il craignoit à chaque instant des accidens fâcheux, comme la femme la plus poltronne.

fort mouillés ; & étant allé faire une visite, à quelques lieues d'ici, à une Dame qu'il avoit connu, il y avoit vingt-cinq ans, pleine d'esprit, très-aimable, très-élégante & très-occupée de plaisir ; il fut si frappé de la trouver en costume & en occupation de bonne ménagère de campagne, qu'il ne put pas dire un mot de toute la soirée. Il alloit chercher l'ASPASIE qui enchaînoit SOCRATE & PERICLÈS, & il trouva la femme forte de SALOMON : cette métamorphose le bouleversa au point de produire chez lui un effet bien plus fâcheux, l'amabilité disparut, & il ne resta que la petitesse de l'amour-propre mal-à-propos humilié. La Dame de campagne le devina, sourit, & le reçut comme elle auroit fait vingt-cinq ans auparavant. Pourquoi tairoit-on des traits de cette espece ? Quelque minimes qu'ils paroissent, ils tiennent à l'histoire de l'humanité, & l'on n'est point fâché de les trouver chez des hommes supérieurs ; ils diminuent la distance qui les sépare des autres, & ils adoucissent l'envie.

M. ZIMMERMAN étoit grand, très-bien fait, avoit une démarche ferme & aisée, se présentoit fort bien, avoit la tête belle & la voix agréable : son génie brilloit dans ses yeux ; &

ſi la petite vérole l'avoit un peu gâté, ce n'étoit qu'à ce degré qui ajoute à la phyſionomie ce qu'il ôte d'éclat à la peau. Il a été vivement regretté de Madame, de tous ſes amis, & il en avoit beaucoup, des médecins qui aiment leur vocation & s'intéreſſent à ſes progrès, de tous ſes malades, de toutes les perſonnes qui avoient eu occaſion de le connoître particuliérement, de ceux qui partageant ſa façon de penſer ſur l'objet important dont il avoit été ſi fort occupé; & M. Hofman vient de dédier à ſes Mânes, d'une manière très-touchante, le ſecond volume d'un ouvrage intitulé, *Avis très-importans pour nos tems*, que l'on peut regarder comme une continuation de ſon journal. Quelle ame honnête pourroit ne pas regretter un homme qui s'eſt conſacré, avec un courage ſans exemple peut-être, au bien de l'humanité; qui ayant vu naître, & bientôt devenir puiſſante, une aſſociation dont le but paroît être d'anéantir toutes les baſes ſur leſquelles repoſent depuis tant de ſiécles, l'ordre & le bonheur des ſociétés; a combattu le premier, & long-tems preſque ſeul, tous ſes principes, & s'eſt oppoſé à ſes progrès avec une force & une ſuite dont peu, très-peu d'hommes

feroient capables; qui, fans autre but que celui du bien général, & animé par ce beau principe que ménager les méchans c'eft faire du mal aux honnêtes gens, (*) s'eft expofé à la critique la plus amère, à la haine, au reffentiment d'une multitude d'hommes, redoutables par leurs talens, par leur crédit, *par leurs principes même;* qui a facrifié au defir d'arrêter un fléau ravageant, tous fes plaifirs, fa fortune, fon repos, fa fanté, fa vie même? Que les hommes qui penfent apprécient celui qui a été capable de faire tout ce qu'il a fait pour le bonheur public; qu'ils jugent quelle tête & quel cœur une telle entreprife fuppofoit; qu'ils comparent les hommes dont les ouvrages ont fourni ces principes deftructeurs qui ont amené un état de chofes tel qu'il n'y a peut-être pas un honnête homme en Europe qui n'en fouffre; & celui qui s'eft confacré à les combattre; qu'ils décident, quel eft le plus digne de leurs hommages; & que leur reconnoiffance venge mon ami de tout ce que la malignité a fait pour ternir fa mémoire, à laquelle la poftérité, mieux inftruite que nous peut-être de l'importance

(*) *Bonis nocet, quisquis pepercerit malis.*

de la caufe dont il s'étoit chargé, rendra plus de justice encore qu'on ne peut le faire aujourd'hui ! (*)

Le poste de M. ZIMMERMAN a été partagé en deux postes égaux, & donné à MM. WICHMAN & LENTIN.

(*) *Pafcitur in vivis livor pɔft fata quiefcit,*
Tunc fuus ex merito qiemque tuetur honor.

FIN.

Permis d'imprimer. DE BONS, Profeffeur.

PRIVILÉGE DE LL. EE.

NOUS L'ADVOYER ET CONSEIL DE LA VILLE ET RÉPUBLIQUE DE BERNE, ſavoir faiſons, par les préſentes, que notre cher & Féal, *AUGUSTE TISSOT*, Profeſſeur honoraire en Médecine de l'Académie de *Lauſanne*, Nous ayant informé qu'il ſeroit dans l'intention de faire imprimer & débiter ſes ouvrages ſur la Médecine, en partie déja publiés, & aujourd'hui par lui conſidérablement changés, corrigés & augmentés, & de plus, divers nouveaux Traités; Nous ſuppliant de vouloir lui accorder, à cet effet, un *privilége excluſif.*

NOUS ſur ce conſidérant le mérite de l'Auteur & la grande utilité de ſes *Œuvres*, Nous ſommes trouvés très-diſpoſés à acquieſcer à ſa demande; & partant lui avons accordé, pour l'impreſſion & le débit de toutes ſes *Œuvres*, tant anciennes que modernes, un *Privilége excluſif pour le terme de quinze ans.* Défendons en conſéquence à un chacun, ſous peine de confiſcation, & de l'amende pour ce ſtatuée, de contrefaire ni débiter ces Livres durant le dit terme, ſans la permiſſion de l'Auteur.

Toutefois on devra fe conformer au Réglement des Imprimeurs touchant la cenfure ; & délivrer *gratis* un exemplaire de ces ouvrages à la Bibliothéque de cette Capitale & un autre à celle de Laufanne. En foy de quoi les Préfentes font munies de notre fceau d'État. Donné le 8e Janvier Mille fept cent quatre-vingt quinze. 1795.

(L.S.)